L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

64me VOLUME. — 17me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 12 (Septembre 1904)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Premier but à atteindre

La situation extérieure de la France semble, en ce moment, on ne peut plus satisfaisante. On sait quelles pensées de paix et de fraternité universelles font le fonds de notre politique et combien les idées qu'elle a vitalisées dans le monde ont fait leur chemin. Mais voici un nuage à l'horizon : des compétitions entre hommes de la race blanche se produiront inévitablement au moment où la Russie, après avoir refoulé les armées jaunes et annihilé la marine de ses ennemis, voudra étendre la domination de blancs sur l'Extrême-Orient. A cette occasion, tous les initiés de tous les pays, tous ceux qui savent, doivent se rappeler que la conquête du monde jaune par les blancs est une chose décidée par l'intelligence qui gouverne les mondes parce que, eux seuls, ont évolué sous l'impulsion de la science antique et ont transformé leur barbarie primitive en charité et en humilité sous l'action rédemptrice de Jésus de Nazareth. Ils sont aptes aujourd'hui à aller encore beaucoup plus de l'avant sous l'action des sociétés scientifiques telles que le groupe d'Études ésotériques, l'Union idéaliste Universelle, etc., et tout fait espérer, à présent, un développement bien plus rapide de l'amour du pro-

chain, de l'humilité et de la charité et un abaissement prochain de l'orgueil aujourd'hui encore triomphant.

Le premier travail qui s'impose, en ce moment, consiste à faire un appel à tous les Gouvernements pour leur montrer le but final de notre évolution. Il sera juste que la Russie soit à l'honneur, puisqu'elle est, en ce moment, à la peine. Que ceux qui veulent s'installer dans les vallées du Yang Tsé ou du Si Kiang s'empressent de se joindre à elle et de partager avec elle le sort des armes. Que ceux qui préfèrent attendre l'arme au pied n'élèvent point la voix après la bataille.

Qu'ils se souviennent que l'ère des luttes fratricides entre blancs doit être close le plus tôt possible et que les distinctions entre les différentes nations européennes iront, de plus en plus, en s'effaçant, grâce à la science, grâce à la facilité de plus en plus grande des communications, grâce aussi à l'esprit de plus en plus large des Gouvernements.

Qu'un Espagnol désireux de coloniser aille en Algérie ou à Hong-Kong, il y trouvera, dès aujourd'hui, le champ libre à son activité. A-t-il à se préoccuper de ce fait que la nation espagnole n'a plus de colonies ? Non. Il pourra tout aussi bien édifier une fortune agricole dans l'Afrique du Nord qu'une maison de commerce de premier ordre dans une colonie anglaise ou russe d'Extrême-Orient. Par conséquent, que les querelles entre nations blanches s'apaisent et que tous les intellectuels travaillent pour réduire le plus possible les prochaines compétitions.

SIFFAR.

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

AU PAYS DES ESPRITS (1)

Extraits du journal de John Cavendish Dudley, esq. de Londres.

CHAPITRE XII

10 au 18 mars. — Bonne nouvelle pour les Occultistes de la Grande-Bretagne ! J'ai le bonheur d'annoncer au cercle Orphique, dont je suis le secrétaire, l'arrivée du grand professeur Von Marx, le Nostradamus du dix-neuvième siècle, et de son merveilleux somnambule, le voyant le plus extraordinaire du monde entier.

Certes, je n'aime pas beaucoup le ton de la lettre de Von Marx. Il refuse mon hospitalité malgré notre vieille amitié, et ajoute qu'il ne consentira pas à faire parade de son Voyant devant les chercheurs Anglais.

(1) Le journal de lord Dudley est presque indispensable à la compréhension du récit du chevalier de B... Sans lui, il y aurait un intervalle de plusieurs mois, que le chevalier ne pouvait remplir, comme on le verra bientôt. Les extraits que nous allons donner se rapportent à l'époque où le professeur Von Marx, accompagné de son élève, séjourna pour la première fois en Angleterre.

L'enfant est paraît-il fatigué et leur voyage n'a d'autre but que de voir ce que nous pouvons leur montrer et les progrès que nous pouvons avoir fait en Magie blanche ou noire! Enfin, peu importe! Je n'en sens pas moins mon cœur battre de joie dans ma poitrine à la pensée de serrer la main à mon vieil ami. Qu'il me soit permis de rappeler brièvement les circonstances de notre liaison. Marx et moi nous étions camarades à l'Université de W... Nous étions unis en tout, même dans l'étude des terribles mystères auxquels Von Marx avait été initié « et qu'il voulut me faire partager avec lui ». Ciel! Quelles terribles opérations nous exécutâmes! Si le gouvernement allemand avait connu la moitié de nos crimes, nous aurions certes partagé le sort des conspirateurs dont beaucoup étaient journellement arrêtés, tandis que nous continuions sans être même soupçonnés, à sortir la nuit en corps astral, à visiter spirituellement tel ou tel château, à envoyer nos Esprits frapper les pots et les bouilloires des vieilles dames et à fournir les jeunes filles de fleurs, de billets dont plusieurs écrits spirituellement!

Lorsqu'il fallut quitter l'Université allemande pour Oxford, ce fut bien dur pour moi et, après un séjour inutile de deux ans dans cet établissement, mon père se décida à me faire entrer dans la diplomatie. Je fis partie de l'ambassade d'Angleterre en Russie et j'obtins que Félix Von Marx, linguiste distingué, fût nommé mon secrétaire. Les séances occultes recommencèrent avec ardeur dans notre élégant appartement de Saint-Pétersbourg.

Félix Von Marx était né Adepte pour ainsi dire.

Il possédait toutes les qualités de magnétiseur, de biologiste, de guérisseur, d'astrologue, etc. En un mot, il était maître des Esprits. Pour moi, les pouvoirs occultes que je possédais venaient de naissance. Ma sainte mère était une voyante et mon père un astrologue distingué. Dans mon enfance je vivais avec les Esprits. Mes parents passaient généralement l'automne dans un vieux château du nord de l'Angleterre. Là les fantômes se prirent de tant d'affection pour moi, qu'ils m'accompagnaient sans cesse dans les corridors et les galeries. Je vis les fées par centaines; j'entendis le chant des sirènes et le sifflement des tritons; en résumé, jamais peut-être un enfant mieux doué pour devenir un bon sujet et un meilleur opérateur ne furent réunis.

Nous fûmes attirés l'un vers l'autre comme l'aimant et le fer, et bien que ma nouvelle dignité de diplomate m'empêchât de me laisser endormir pour jeter invisiblement des pierres sur d'honnêtes paysans, mon amour pour les pratiques du mesmérisme et de la magie augmentait toujours. Je découvris que von Marx avait visité l'Orient et acquis de terribles fragments de connaissance occulte, pendant que je perdais mon temps à Oxford.

Sur ces entrefaites, tous mes plans d'étude furent détruits par un événement non prévu. Je devins éperdûment amoureux! L'objet de cette soudaine passion était la veuve d'un margrave allemand qui, jeune et très riche, était le point de mire de tous les regards masculins. Elle désirait apprendre le russe et ayant

remarqué la facilité avec laquelle je m'assimilais cette langue sous la direction de mon secrétaire, elle demanda que les leçons fussent données dans son salon, de façon à en profiter. Je décidai avec peine von Marx à m'accorder cette grâce, et pendant que le grave professeur feuilletait Bœhme ou Agrippa, je fis une cour assidue à la jeune veuve. Malheureusement le jour où je fis ma déclaration, je fus tranquillement prié de cesser mes visites. Mon désespoir fut immense et je fis mille extravagances. A la fin, von Marx m'appela un jour chez lui, alluma un cigare, me dit d'en faire autant et, me tendant une lettre, me pria de la lire et de lui dire ce que j'en pensais. La princesse K... lui offrait sa main, son nom, sa fortune, etc. Mon étonnement fut grand, mais dépassa les bornes lorsque j'entendis von Marx me dire qu'il refuserait ! Mon ami était le plus beau jeune homme qu'il fut possible de voir. Je m'avouai humblement que le choix de la grande dame était bien naturel et comme j'aimais encore plus Von Marx que la princesse, j'insistai pour qu'il revînt sur sa décision. Après bien des efforts je réussis et ils furent mariés par le chapelain de l'ambassade. Ils partirent ensuite pour un château que la margrave possédait sur les bords du Rhin.

Trois ans après seulement il me fut possible de tenir la promesse que je leur avais faite d'aller les voir. J'étais à cette époque marié et père de trois enfants. Lorsque j'arrivai au château de M. H..., mon étonnement fut extrême d'apprendre que depuis une année le professeur et sa femme étaient séparés malgré la naissance d'un fils ! Tous nos efforts pour les rappro-

cher furent inutiles. Pour comble de malheur, l'enfant que la loi avait donné à la mère s'élança par la fenêtre en croyant voir la forme de son père et se tua.

Von Marx, qui avait hérité d'une petite fortune et s'était retiré à B...,où il était professeur, n'entendit plus jamais parler de sa femme. Dans la correspondance qu'il eut avec moi durant ces dernières années, mon ami me parla souvent d'un jeune garçon autrichien de naissance noble que ses parents avaient mis au collège dont il était professeur.

Cet enfant naquit le jour même de la mort de son fils Ernest. « Né une heure après ce tragique événement, ajoutait von Marx dans une de ses lettres, cet enfant me ressemble étonnamment. Chaque jour cette ressemblance augmente et si les rêves des réincarnationnistes étaient fondés, on pourrait croire que l'esprit de mon fils est venu animer le corps d'un étranger. Je sais que tout cela est impossible et cependant j'y ai songé souvent malgré moi. »

Ces souvenirs aideront, j'espère,à comprendre l'attachement extraordinaire du sévère professeur pour le chevalier de B... La famille de ce dernier avait consenti à l'adoption de l'enfant par le célèbre von Marx, et ce jeune homme était le prodige annoncé.

Je dois dire aussi que mes idées n'étant pas partagées par ma famille, mes séances occultes ne se tiennent pas chez moi.

29 mars. — Les hôtes si longtemps attendus sont arrivés et je leur ai fait ma première visite de bienvenue.

Les manières de Félix von Marx sont encore plus froides qu'autrefois, plus résolues et plus concentrées. Son amitié pour moi est la même, mais son protégé prend la plus grande part de son cœur.

Mes longues études sur le mesmérisme, les somnambules, les sensitifs, m'avaient mis à même de faire bien des curieuses expériences, et j'étais très pressé de voir le jeune homme que le professeur von Marx et presque tous les mystiques allemands estimaient si haut. Eh bien ! je ne puis cacher mon désappointement ; peut-être m'attendais-je à voir davantage ? Quoi qu'il en soit, je le crois inaccessible. Je suis troublé en sa présence et même lorsque je pense à lui, je m'en estime moins. Physiquement, il ressemble si merveilleusement à son père adoptif, que des étrangers admettraient difficilement qu'il n'existe entre eux aucun lien.

Le professeur et son élève sont réellement de vrais magiciens ou plutôt de vrais mages, mais ce que je reproche à ce jeune homme, c'est le manque complet d'intérêt pour les choses de la terre. Il m'accueillit d'un air rêveur et absent, répondit à mes questions avec un effort visible pour se souvenir que j'étais là. Sa voix douce et harmonieuse semblait venir de loin. Son attitude générale était si peu TERRESTRE, qu'avec un peu d'imagination, je me figurai être encore enfant et me trouver devant un « esprit ».

Je remarquai néanmoins la merveilleuse, indicible façon dont ces deux êtres étranges se comprenaient. Rarement le professeur adressa la parole à son ami pendant ma visite, et cependant le jeune homme se

leva assez souvent pour venir apporter à von Marx des papiers ou un livre, sur une simple demande mentale. Il comprenait certainement la moindre pensée de son maître et je le vis plusieurs fois répondre par des regards silencieux à cette pensée restée occulte. J'ai eu bien souvent l'occasion d'admirer le rapport qui existait entre mes sujets et moi. Mais, je n'ai jamais vu deux âmes s'interpénétrer d'une manière aussi parfaite que les âmes de ces Allemands.

Après avoir examiné quelque temps cette influence singulière, je finis par comprendre quelle était la source du trouble que je ressentais, et je pensai involontairement que le jeune mystique pourrait peut-être lire aussi mes pensées. Cette réflexion m'amena à l'idée suivante : « Je voudrais bien savoir s'il sait qu'il ne me plaît pas et je serais bien aise s'il pouvait me laisser seul avec mon ami. » — A peine cette malencontreuse réflexion avait-elle traversé mon cerveau, que le chevalier se leva en rougissant légèrement, s'inclina devant moi, s'excusa d'avoir imposé si longtemps sa présence à deux amis qui devaient être si heureux de se revoir, et avant qu'il me fût possible de protester, quitta la chambre.

Le professeur, qui me parut reprendre un peu de ses anciennes habitudes après le départ de son lutin, se mit à rire de ma confusion et s'écria joyeusement : « Ne faites pas attention, John. Louis savait aussi bien que vous-même que vous le souhaitiez au diable et il s'est retiré, mais ne vous en chagrinez pas. Ce garçon SENT plutôt qu'il n'entend et ne voit ce qui se passe auprès de lui. Et maintenant, dites-moi franchement

ce que vous pensez de lui. » Je commençai à ressentir cette angoisse ridicule qui me prend chaque fois que je dois condenser mes idées, lorsque le professeur me tira d'embarras en me résumant si exactement ce que j'avais pensé en présence du chevalier, que je m'écriai :

— Allons, allons, Félix, c'est trop, c'est bien assez d'être obligé de dire souvent ce qu'on ne pense pas, mais s'entendre réciter ainsi ce qu'on n'a pas dit... Sur ma vie ! Félix, vous commencez à m'effrayer !

— Eh bien, répondit froidement von Marx, si vous vous aventurez dans l'île enchantée et si vous vous confiez à Prospero et Ariel, il faudra en subir les conséquences. Mais parlons comme autrefois. — John, votre expérience des magnétiseurs et des lucides est grande : Que pensez-vous d'eux ?

— Je vous donnerai l'opinion de Geiblitz qui est la mienne. Cet auteur croit qu'une sorte de déséquilibre se rencontre dans tout extatique. Beaucoup d'esprits faibles sont des voyants. Il en est de même pour le moral. Les bohémiens qui sont des voleurs sont très doués : Cagliostro était un grand maître dans les choses spirituelles, mais aussi un chevalier d'industrie. Enfin, vous vous souvenez que nous étions arrivés à la même conclusion, au début de nos investigations.

— Eh bien, John, mon Louis est à la fois l'être le plus pur de la Création et le plus faible physiquement peut-être. Si je ne l'avais constamment et fortement imprégné de mon magnétisme, depuis longtemps, son âme aurait abandonné une si fragile demeure. Etes-vous satisfait ?

— Félix, dis-je, en le regardant fixement, dites-moi si c'est une vie normale de vivre ainsi par le magnétisme d'un autre ? Je sais que cela peut se faire, mais est-ce dans l'ordre naturel de la Création ?

— Non, John, répliqua froidement mon ami. Mais lorsque nous pénétrons dans un sentier inconnu, en voyons-nous l'extrémité ? Savons-nous combien de temps nous pourrons marcher avant que la nécessité nous force à faire halte ? Je magnétisai d'abord mon fils adoptif dans un but expérimental, car la Fraternité de Berlin avait découvert en lui les plus splendides pouvoirs. Nous savons que souvent la plus passive mentalité, ce que l'on appellerait bêtise dans la vie ordinaire, est très bonne pour la voyance, car elle présente souvent un tableau tout à fait net sur lequel une volonté étrangère peut alors écrire. Ici, le cas est différent. Nous avons affaire à un être du plus noble caractère et d'une si brillante intelligence qu'il s'assimile la connaissance avec une intuition magique. Je suis convaincu que si notre société avait été fanatique, nous aurions proclamé un nouveau messie ou une dixième incarnation de Vishnou !

Heureux de mon choix, je rendis graduellement mon sujet insensible à toute influence, sauf la mienne. J'ai surveillé l'éveil de cette âme exquise ; je lui ai donné ma vie et je lui ai appris à se serrer contre moi avec toute la force de sa nature aimante concentrée sur un seul objet. En un mot, j'ai fait un ange. La science n'a-t-elle pas quelque chose à gagner à mon étrange expérience ? N'ai-je pas beaucoup de raisons d'aimer mon Louis ?

— Oui, certes, répliquais-je, mais vous n'avez pas répondu à ma question. Une telle existence est-elle normale et saine ?

— Non... et elle ne le sera jamais tant que...

— Tant que ?

— Tant que je vivrai, murmura cet homme étrange; mais, assez sur ce sujet. Je sais que Louis n'est pas une créature terrestre, mais il est à moi, entièrement à moi. Il est mon ange gardien et je lui préparerai une brillante destinée, ou j'y perdrai mon corps et mon âme.

Bien qu'entraîné par la profondeur de l'amour que que cet homme fort avait voué à la Créature, je ne pouvais comprendre la perfection angélique qu'il lui attribuait. Pour moi, quelque chose manquait à la singulière nature du chevalier. Il était trop peu sympathique, trop *anti-humain* pour un ange, trop exhalté, trop visionnaire pour un homme. J'avais la sensation qu'il n'avait pas d'âme ou qu'il en avait trop au contraire pour avoir besoin d'un corps. C'était un problème que je ne pouvais résoudre et je dois dire aussi qu'un de mes rêves s'évanouissait à la suite de cette visite. J'avais appris que le jeune héritier de von Marx était de haute naissance et remarquablement beau, et j'avais combiné un petit roman entre ce pieux chevalier et une certaine Lady Rosa que j'aimais beaucoup. Mais maintenant, je voyais bien que c'était impossible. Fidèle à ma vieille habitude de donner une forme précise à mes réflexions, je m'écriai mentalement : Je parierais que ce jeune ami a une fiancée quelque part dans une des planètes connues

ou inconnues. Il daignerait peut-être chanter une sérénade à une sylphe ou une ondine, mais quant à tomber amoureux d'une beauté terrestre... Peuh ! Je préviendrai toutes les femmes que je connais de ne pas jeter leur cœur à un rayon de lune !

— Ne craignez pas cela, signor, dit tout près de mon oreille une douce voix que je reconnus pour celle du chevalier.

Je me retournai rapidement pour voir cet audacieux liseur de pensée... Il n'y avait personne !

Je quittai cette maison d'un pas un peu plus précipité que d'habitude, espérant trouver dans la rue la possibilité de penser à l'aise et de me résoudre à ne plus jamais revenir, à moins de laisser mes pensées à la maison !

L'après-midi venu, je me retirai dans ma bibliothèque et je m'apprêtais à prendre quelques minutes de repos, lorsqu'à ma grande surprise, je vis la porte s'ouvrir sans bruit et le chevalier de B... parut dans la salle... Cher Monsieur, me dit-il d'un ton chaleureux où perçait le désir de s'excuser, et avec dans la voix quelque chose de si attendrissant que je sentis mes yeux se mouiller, il y a sur la Terre quelques Êtres qui ne font pas encore partie de l'humanité actuelle. Une grande douleur seule peut déterminer leur nouvelle naissance et l'union réelle entre leur âme et leur corps. Dans le cours d'une seule vie, un seul homme peut naître et mourir plusieurs fois. Conçu dans la douleur et né dans l'angoisse, il faut que je renaisse avant de devenir ce que mon bon père rêve pour moi. Pour être un homme, il faut que je con-

naisse les passions humaines, les vices aussi bien que les vertus. Jusqu'à présent, l'*Humanité*, qui est nécessaire pour qu'une âme atteigne le but suprême, n'est pas née en moi. Je ne suis pas bon PARCE QUE je ne suis pas méchant; je ne suis ni vertueux ni pur, parce que je n'ai pas à combattre les tendances contraires. Mon père n'a pas comme il le croit créé un ange; il a seulement rempli ma forme fragile d'une essence spirituelle à laquelle manque les passions. Mais, cher monsieur, l'heure approche où je vais renaître dans la douleur, un ami me sera alors nécessaire sur la terre; voulez-vous être cet ami? Le monde des Esprits vous en prie, soyez le soutien de leur enfant.

Cet extraordinaire discours terminé, le chevalier me tendit la main. Au moment où j'allais la saisir, mes yeux s'arrêtèrent sur un mot tracé en lettres écarlates dans la paume de sa petite main blanche. Ce mot était Isabelle, le nom de ma mère bien-aimée.

(*A suivre.*)

FEUILLES MAÇONNIQUES

PETITES QUESTIONS D'HISTOIRE

> Nos disputes religieuses pour la suprématie d'un culte sur un autre auraient causé beaucoup d'amusement aux anciens prêtres initiés ; ils étaient incapables de supposer que des hommes intelligents pouvaient ignorer l'unité de tous les cultes dans une religion fondamentale.
>
> PAPUS (*Le Tarot des Bohémiens*).

I

En 1675, le roi Charles II d'Angleterre, catholique et franc-maçon, avait, influencé par d'habiles gens, obligé le duc d'York, franc-maçon et catholique, à donner sa fille Marie en mariage au protestant Guillaume, prince d'Orange.

Déjà, à cette époque, une division politique existait, manifestation visible d'une discorde cachée régnant dans les Loges depuis les premières disputes de la Réforme, et, à tout propos, on voyait un *parti*

anglais et un *parti écossais* se prendre aux cheveux. Or, le premier de ces deux partis était si puissant, qu'il parvint à faire écarter le duc d'York de la succession au trône et, en mars 1679, Charles II se vit même dans l'obligation d'exiler son frère.

Cependant, en 1681, ce dernier fut rappelé et reçut le gouvernement de l'Ecosse, en remplacement de son pseudo-neveu, le duc de Monmouth, avec qui le *parti anglais* avait comploté.

Espérant bien être roi un jour, le duc d'York prit naturellement grand soin de se créer une armée secrète en Ecosse, en s'attachant la haute et petite noblesse, les commerçants et les ouvriers, protestants ou catholiques, au moyen d'une foule de sociétés reliées à la maçonnerie à laquelle il appartenait, et de l'*Ordre des Chevaliers de Saint-André*, qui devint une sorte de quatrième degré maçonnique à son usage particulier (1).

On objectera peut-être que « la composition de l'Association maçonnique, où sont admis indifféremment des hommes de toutes les croyances religieuses et de toutes les opinions politiques, sont peu propres à aider les entreprises d'un parti (2) » ; mais cette objection se trouve sans valeur devant ce fait certain que la maçonnerie des dix-septième et dix-huitième siècles, nullement comprise comme on com-

(1) Manuscrit du fr .·. prince de Hesse.

(2) *Hist. pitt. de la Franc. maç.*, par le fr .·. Clavel, Edit., 1844, p. 108. Le serment de fidélité au roi, à la religion et aux autorités établies, exigé par les anciennes constitutions, prouve avec l'exclusion des juifs et des athées, que la comparaison de Clavel ne vaut rien.

prend la maçonnerie de nos jours, a été parfaitement divisée sur une question religieuse et dynastique. Au demeurant, quelle association humaine peut se dire exempte de disputes intestines et de luttes fratricides? N'est-ce pas encore, en ce moment même, sur une question de principes religieux, que le *Grand Orient de France* se trouve divisé avec la *Grande Loge d'Angleterre*, laquelle, il y a six mois à peine, renouvelait, dans une circulaire officielle, l'ordre de refuser l'accès des loges anglaises aux maçons français (1).

Il faut croire que, même à Londres, les partisans du fr .·. duc d'York jouissaient d'une certaine influence, car, le 11 mai 1882, un grand banquet maçonnique, auquel il prit part, fut donné en son honneur dans le *Masonic Hall*, avec l'assistance du fameux fr .·. Elias Ashmole qui, d'ailleurs, dans son *Diary*, fait allusion à cette fête, en observant qu'alors il était maçon depuis trente-cinq ans.

Charles II étant mort en 1685, le fr .·. duc d'York lui succéda, sans opposition apparente, sous le nom de Jacques II, mais le *parti anglais* continuant son œuvre souterraine, le nouveau monarque, dont le catholicisme portait ombrage à trop de monde, fut détrôné en 1688, au profit de son gendre aussi usurpateur que protestant étranger.

On vit alors s'agiter plus ouvertement « deux factions opposées entre les Loges, savoir — dit le fr .·. prince de Hesse — le *parti écossais* qui était pour les

(1) Je ne veux pas voir si cette division, qui aura fatalement ses conséquences politiques voulues, n'est pas simplement artificielle.

vues et la restauration de Jacques II, et le *parti anglais*, qui travaillait pour l'avènement de Guillaume, prince d'Orange, lequel fut proclamé roi d'Angleterre, en 1689, sous le nom de Guillaume III (1) » et fut initié, l'année suivante, à la maçonnerie du *parti anglais* très oublieuse des vieilles constitutions maçonniques (2).

Pendant un temps, Jacques II, qui était allé demander du secours à Louis XIV, rentre en Irlande, s'y bat contre les troupes de son gendre, et pénètre en Ecosse, où malgré l'appui des armes françaises, il finit par être vaincu ; alors, il s'enfuit de nouveau en France, précédé et suivi par une foule de grands et petits seigneurs anglais, irlandais ou écossais, d'ailleurs magnifiquement reçus à la cour de Louis XIV, et qui se mettent bien vite « à travailler, sous le voile de la Franc-maçonnerie écossaise, non seulement à la restauration du roi déchu, mais aussi au rétablissement de la hiérarchie (catholicisme) en Angleterre (3) ».

Des « frères scrupuleux » ont eu beau, à Londres, en 1720, jeter au feu des montagnes de documents maçonniques trop révélateurs ; la famille royale d'Angleterre a eu beau, depuis 1817, détenir les 500.000 documents composant les papiers de Jacques II, de son fils et de ses petits-fils ; on a beau avoir mis sous clef,

(1) Manuscrit du prince de Hesse.

(2) Les *Masonic Calendars* signalent cette initiation en 1690. Les vieilles constitutions maçonniques exigeaient le serment de fidélité au roi et à la religion établie.

(3) Manuscrit du fr.·. prince de Hesse.

à Edimbourg, les précieux documents, imprimés ou manuscrits, qui avaient été en la possession de l'ill .·. fr .·. Thory à Paris ; cela n'a pas empêché la vérité de se faire jour, au point que Henri Martin, qui a possédé de solides matériaux pour édifier sa célèbre *Histoire de France*, a pu dire que *ce « furent les adhérents vaincus du catholicisme ultramontain et de la monarchie absolue qui propagèrent la maçonnerie* (évidemment celle des Stuarts) *en France* (1) ».

A peine arrivé à Paris, le fr .·. Jacques II s'en va s'installer au collège des Jésuites de Clermont (mont du clergé, mont d'Hérodom), à Saint Germain-en-Laye, où il établit une manière de gouvernement avec ministres et ambassadeurs, et d'où — si l'on s'en rapporte au fr .·. Ragon faisant allusion aux travaux du P. Bonani — sont sortis « les premiers statuts maçonniques templiers (2) ».

En ce temps-là, c'est-à-dire peu après 1690, il y avait déjà des grades à la cour de Louis XIV, remplie de nobles partisans des Stuarts. Le fr .·. Robison, secrétaire de la Société Royale d'Edimbourg, s'exprime ainsi à ce sujet en 1796 : « C'est dans une loge tenue à Saint-Germain-en-Laye que le grade de *Chevalier maçon Ecossais* fut ajouté aux trois grades symboliques de la Maçonnerie anglaise... Ce rang de *chevalier Ecossais* était appelé *premier degré du Parfait maçon* (3). » Le fr .·. Clavel ajoute : « L'initiation

(1) *Hist. de France*, Henri Martin, vol. XV, p. 399.
(2) *Ordre chapitral, nouveau grade de Rose-Croix*, etc., par le fr .·. Ragon, p. 21.
(3) *Proofs of Conspiracy*, etc., Robison, 1798, édit., p. 28.

fut donnée à quelques personnes haut placées qu'on avait gagnées à la cause (*celle des Stuarts et du catholicisme ultramontain*) et dont on voulait utiliser le crédit pour déterminer le gouvernement de Louis XIV à intervenir à main armée en faveur de la dynastie déchue (1)... Les réfugiés composèrent plusieurs grades, tels que le *Maître Irlandais*, *le Parfait Maître Irlandais*, et D'AUTRES qu'ils firent servir pour stimuler le zèle des adeptes, à les éprouver, *à les séparer de la foule* (2). »

Le 16 septembre le fr.·. Jacques II meurt, et son fils, qui avait été élevé avec Jacques de Derwentwater et avait le duc de Perth pour gouverneur, est reconnu roi d'Angleterre sous le nom de Jacques III et au mépris du traité de Ryswick, par Louis XIV, gagné tout le premier à la cause des Stuarts, d'ailleurs chère à Mme de Maintenon ; presque aussitôt, la même reconnaissance est faite par l'Espagne, le pape et le duc de Savoie, mais, à la mort du fr.·. Guillaume III, survenue l'année suivante, c'est la princesse Anne Stuart, femme de Georges de Danemark et seconde fille de Jacques II, qui prend possession du trône britannique.

(1) En fait, ce gouvernement ne demandait pas mieux — et cela depuis longtemps. On sait que Louis XIV, pour aider Charles II et Jacques II à se maintenir sur leur trône branlant et à rétablir le catholicisme chez eux, n'avait pas cessé un seul instant de les pensionner durant leur règne et d'acheter la plupart de leurs ministres. (Voir à ce sujet la *Correspondance entre Louis XIV et Barillon, ambassadeur de France à Londres*, annexée à l'*Hist. de Jacques II*, par Fox, 1808.)

(2) *Hist. pitt. de la Franc-Maçonnerie*, par le fr.·. Clavel, p. 164-165.

En 1708, une première tentative de descente française en Angleterre a lieu en faveur du jeune prétendant, surnommé le chevalier de Saint-Georges, et suivant un plan conçu par l'Écossais Simon Frazer, officier anglais révoqué et futur lord Lovat (1).

Après la mort de la reine Anne, et couronnant une conspiration ourdie, dès 1713, par le duc d'Aumont, ambassadeur de France à Londres et ami de Mme de Maintenon (2), une tentative nouvelle prend place en 1715 ; mais comme Louis XIV lui-même vient de mourir, et comme, d'autre part, l'inaction du Régent a été achetée par le Gouvernement anglais, cette tentative échoue, occasionnant la mort, soit sur les champs de bataille, soit sur les échafauds dressés par la dynastie usurpatrice, d'une foule de *chevaliers de Saint-André* ou *chevaliers écossais*, au nombre desquels il convient de citer un grand ami de Jacques III, le fr.·. Jacques Radcliffe de Derwentwater, frère aîné de Charles de Derwentwater, qui, lui-même condamné à la décapitation, s'enfuit de la prison de Newgate et

(1) Voir les *Howell's State Trials,* au procès de Simon Frazer.

(2) La conspiration de Londres reçut son impulsion de Louis XIV et du Prétendant, lequel se tenait à Commercy depuis septembre 1712, c'est-à-dire peu avant le traité d'Utrecht, conclu en avril 1713. Le duc d'Ormond prit part à cette conspiration, ainsi que le fameux Bolingbroke, qui fut tant l'ami de Voltaire. La correspondance entre l'Angleterre, l'Ecosse, la Cour de France et le Prétendant se faisait par l'entremise d'un abbé Butler, Ecossais établi à Cambrai et ami de Ramsay et de Fénelon, etc. (Voir les *Howell's Stade Trials.*) — Observer que le duc d'Aumont avait été l'ami de Jacques II et que son nom sera donné pour titre à une Loge fondée plus tard, rue de Bussy, à Paris.

devait être un jour le premier Grand-Maître de la maçonnerie dite anglaise de France (1).

A la suite de l'insuccès de Jacques III, qui avait paru en Écosse et qui allait être obligé, par marchandage du Régent et de l'abbé Dubois, son ministre et ancien précepteur, de quitter définitivement la France, — le grade de *chevaliers de Saint-André* est recomposé (2). Il est certain, déclare le fr∴ Robison, que « le degré de *chevalier écossais* et *encore de plus hauts grades* étaient très en vogue, en 1716, à la Cour de France »... A la même époque, c'est-à-dire au moment où l'on préparait le Traité de la Triple Alliance qui fut conclu le 4 *janvier* 1717 et dans lequel on voit le prix mis par Georges Ier à l'achat du duc d'Orléans, quatre Loges maçonniques de Londres, sous la conduite d'anciens disciples du chev∴ Ashmole, qui ne sont plus pour les Stuarts (3), se disposent à se soustraire à la tutelle de la *Grande-Loge d'York*, se forment en *Grande-Loge* dite *d'Angleterre* (continuation du *parti anglais* amateur d'une dynastie protestante étrangère) et créent, en *février* 1717, ce que le fr∴ Ragon appelle, avec beaucoup de raison, « une autre maçonnerie ».

(*A suivre.*) TÉDER.

---

(1) Jacques de Derwentwater était né le 28 juin 1689.

(2) *Ordre chap. nouveau grade de Rose-Croix*, etc., par le fr∴ Ragon, p. 21. — Noter qu'en 1718 le prétendant alla s'établir à Rome, et que, de là, comptant sur un appui de Charles XII et du Czar, il se rendit en Espagne, où le cardinal Albéroni prépara pour lui une expédition qui échoua et à laquelle Charles Derwentwarter prit part.

(3) Il est acquis à l'Histoire que l'action d'Ashmole, dès 1648, fut parfaitement en faveur des Stuarts.

LA SORCELLERIE A MADAGASCAR

Je classe les pratiques de sorcellerie et les croyances qui s'y rapportent en quatre points principaux que j'essaierai d'étudier séparément : la possession diabolique et les cérémonies d'exorcisme qui s'y rattachent, l'envoûtement, les philtres d'amour, les rapports entre vivants et morts.

1° *La possession diabolique.* — Les possédés du démon (ou prétendus tels) furent de tous temps très nombreux à Madagascar, et la ramanenjana, la célèbre maladie épidémique qui joua un grand rôle dans les perturbations politiques et religieuses qui amenèrent l'assassinat de Radama II, est encore considérée par les malgaches comme une maladie diabolique.

Cette bizarre épidémie apparut à Madagascar vers l'année 1863. On l'appela ramanenjana — rigidité — à cause de la raideur des membres de ceux qui en étaient atteints, pendant l'accès. Elle se manifestait surtout dans les régions marécageuses de l'île. De proche en proche, elle gagna les régions saines, puis Tananarive, et, peu à peu, elle devint commune.

D'abord on vit des groupes de quelques personnes, accompagnées de musiciens, danser, dans les carrefours ou sur les places publiques, au son d'instruments quelconques; ces groupes, bientôt, se comptèrent par centaines et il devint impossible de faire un pas sans rencontrer ces singuliers danseurs.

Le plus curieux, dans cette affaire, c'est que l'épidémie avait un caractère nettement politique et religieux et qu'elle était une sorte de protestation contre les agissements du gouvernement d'alors. En 1863, Radama II venait de succéder à Ranavalo Ire, la farouche persécutrice des chrétiens. C'était un souverain jeune et intelligent, élevé en France et en Angleterre, où il avait appris la tolérance, et résolu à gouverner avec un programme nettement favorable aux Européens et à leurs idées. Il nourrissait le projet de faire de Madagascar une grande nation unie sur le terrain économique et civilisée et il avait choisi des Français pour conseillers. Mais le vieux parti malgache était hostile au progrès et aux étrangers; il haïssait surtout les missionnaires protégés par le jeune roi, aussi suscita-t-il une agitation particulière et entretint-il des sympathies occultes avec les vrais malades. Grâce à cette conspiration de la noblesse et de la bourgeoisie réactionnaires — conspiration qui devait aboutir à l'assassinat de Radama — la contagion prit de telles proportions qu'il fut bientôt impossible de distinguer les malades des simulateurs... Depuis cette époque, on n'a plus constaté de grandes épidémies de choréomanie à Madagascar; cependant, dans les étés très chauds, on observe encore de nom-

breux cas de cette étrange maladie, qui tend à disparaître devant les progrès constants de la colonisation.

L'accès de ramanenjana procède à la fois des crises des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, de la fureur dansante des bords du Rhin et du tarentisme de la Pouille.

Les malades se plaignent d'un malaise général et de douleurs lombaires; ils disent avoir la poitrine serrée comme dans un étau, ou bien ils accusent une sensation de brûlure intense à l'épigastre. Puis la fièvre les prend, leur front ruisselle de sueur, leurs yeux s'égarent et leur tête commence à remuer, tournant et se balançant sur leurs épaules. A ce jeu, ils s'énervent peu à peu, et si un chant, le son d'un instrument de musique — ou même de simples bruits rythmés — parviennent à leurs oreilles, ils s'échappent des mains de ceux qui cherchent à les retenir, courent vers l'endroit où la musique se fait entendre, et se mettent à danser fréquemment avec une rapidité vertigineuse. Ils balancent la tête de droite et de gauche, agitent les mains de haut en bas, d'un mouvement rythmique, et, de temps en temps, font entendre un soupir de souffrance; mais ils sont comme hypnotisés par une pensée antérieure et raidis dans leur rôle de danseurs.

« La danse est réglée à peu près sur la musique toujours rapide, mais jamais assez au gré des danseurs; elle devient souvent une simple suite de sauts. Les malades se trémoussent ainsi, aux yeux étonnés des assistants, *comme s'ils étaient possédés de quelque esprit malin*, fatiguant la patience et la force des

musiciens, qui se relayent fréquemment entre eux, jusqu'à ce que les danseurs tombent brusquement comme foudroyés. Si la musique vient à s'arrêter, ils partent en avant, avec une vitesse incroyable, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre dans un état de complète insensibilité; on les rapporte alors chez eux et ils semblent guéris, jusqu'à la prochaine crise souvent très rapprochée (1). »

Ils dansent habituellement au son du tambour, du valiha ou du lokanga-voatavo (sortes de violons); parfois avec une canne sur l'épaule ou une cruche pleine d'eau sur la tête, sans déranger l'équilibre pourtant très instable de ces objets.

Ils peuvent même danser sans instruments à condition d'être accompagnés par des battements de mains cadencés ou par des strophes bizarres, psalmodiées très vite :

Oay lahy e ! oay lahy !
r'izy, r'izy,
andriana hary lahy,
r'izy, r'izy,
Masima, chany, véloma ihany.
(Le voilà ! Le voilà !
Il y est, il y est
L'Esprit du mal
il y est, il y est,
Qu'il soit sanctifié, qu'on le salue !)

Les malades, seuls ou accompagnés d'un cortège

(1) A. R. Salamo.

de mpisikidy (devins), de mpamosavy (sorciers), de mpanao-ody (charmeurs) et de musiciens, se rendent volontiers sur les pierres sacrées qui servaient autrefois au couronnement des souverains de l'Emyrne.

Là, ils se livrent à leurs excentricités ordinaires et la scène se termine par des incantations des mpisikidy et par l'offrande d'une canne à sucre au génie de la pierre. D'autres préférèrent se réunir dans les cimetières, le soir, au clair de lune. Ils prétendent ainsi être en communication avec les morts, surtout avec la reine Ranavalo 1re, le Néron femelle des chrétiens.

Les accès de ramanenjana ne sont pas continus. Certains malades, après avoir fait leurs grimaces devant la pierre sacrée, vont se jeter à l'eau, puis remontent tranquillement pour aller se reposer jusqu'à la crise suivante; d'autres tombent épuisés au plus fort de leurs contorsions, s'endorment d'un sommeil cataleptique et se réveillent guéris. Pendant l'accès, ils ne reconnaissent personne; après l'accès, ils ne se souviennent de rien. Mais il se produit, chez eux, ceci de particulier : tandis que leur corps est en sueur, leurs mains et leurs pieds restent glacés.

Lorsqu'on leur demande de décrire leurs sensations — après l'accès — les uns disent avoir éprouvé l'impression d'un poids très lourd les attirant fortement vers la terre ; les autres, l'impression d'un cadavre attaché à leur personne.

Ils professent une horreur profonde pour les porcs, les chapeaux et la couleur rouge, dont la seule vue suffit à leur donner des convulsions. Dans leur répulsion pour les porcs, on retrouve un souvenir de l'in-

vasion arabe, dont un certain nombre de traditions ont survécu à la destruction des principautés musulmanes de l'ouest et du nord de la grande île (Rakélimalaza, une des idoles les plus renommées de Madagascar, déteste également les cochons). Quant aux chapeaux, introduits par les étrangers, peut-être sont-ils considérés comme des symboles du progrès européen, et, à ce titre, suspects aux fidèles du passé, dont on connaît les accointances avec les choréomaniaques. Mais on n'a pas découvert, jusqu'ici, la raison de leur antipathie pour la couleur rouge.

« Par elle-même, la ramanenjana a rarement une issue fatale. » On ne cite que quelques cas de mort de malades qu'on avait empêchés de se livrer à leurs contorsions habituelles. « Le plus ordinairement, la crise se termine par une grande lassitude, suivie d'un bien-être général. »

En résumé, il semble maintenant établi que cette maladie, comme le tarentisme et la calenture, est d'origine paludique, et qu'elle n'est qu'une complication de la malaria, car elle exerce surtout ses ravages pendant les étés très chauds, parmi les populations occupées aux durs travaux de la récolte du riz, dans les rivières infestées de moustiques. On a remarqué, en outre, que l'alcoolisme et l'hystérie constituent, pour cette maladie, des terrains favorables (la plupart de ceux qui en sont atteints sont des ouvriers adonnés à tous les excès et des jeunes filles de 14 à 18 ans), et qu'elle ne devient contagieuse que sous l'influence de violentes passions politiques ou religieuses.

Parmi les innombrables cérémonies d'exorcisme,

aussi baroques que sauvages, auxquelles se livrent les sorciers pour chasser l'Esprit du Mal du corps des possédés, le Bilo, qui se pratique dans le pays sakalave et dans les régions encore peu connues du Sud, est une des plus curieuses.

Sur un terrain plat, préalablement débroussaillé, on dresse, avec des planches assemblées par des lianes, une plate-forme de deux à trois mètres de haut, étroite mais assez longue pour qu'un homme de taille moyenne puisse s'y tenir étendu. C'est cette plate-forme rustique qui porte le nom de Bilo, donné par extension à la cérémonie qui se pratique autour d'elle. On dresse aussi, près du Bilo, un petit autel surmonté d'une statue grossièrement sculptée représentant la possédée.

La malade et ses parentes sont assises sous un arbre. Leurs cheveux défaits flottent sur leurs épaules. Elles sont vêtues d'un simple lamba et d'un grand drap blanc jeté sur le dos et chacune d'entre elles tient une longue canne. Derrière leur groupe, les femmes du village et des environs sont accroupies sur plusieurs rangs formant un vaste demi-cercle. Elles chantent, et un seul coup de tam-tam marque la fin de chaque strophe.

La mère de la malade se lève, se livre à quelques gambades autour de l'estrade — telle une vieille sorcière — et vient reprendre sa place. Puis les hommes, paresseusement étendus à l'ombre, font circuler les calebasses d'alcool et tout le monde s'abreuve consciencieusement aux sons du tam-tam.

Ensuite, on amène les bœufs appartenant aux pa-

rents de la possédée, on les range en ligne devant les femmes et on les bénit. On lave les parties sexuelles du taureau, puis on le relâche, et la malade doit courir après et ne revenir dans le groupe qu'après l'avoir touché de sa canne.

On se transporte, alors, devant l'autel, et l'on amène une génisse. Les femmes l'entourent et la lavent avec de l'eau qu'elles recueillent ensuite dans des calebasses. Un jeune garçon introduit sa main dans les parties génitales de la bête et provoque une sécrétion innommable qui, mélangée à l'eau sale des calebasses, est bue pieusement par les assistants.

La musique interrompue un instant reprend de plus belle. L'alcool circule de nouveau, un vent de sabbat et d'orgie souffle dans la foule et le miracle se produit.

La possédée en proie à une crise nerveuse provoquée par le bruit, la chaleur, l'idée du diable qui va la quitter, se lève, pâle et défaite, et esquisse les premiers pas d'une danse étrange que les cris de l'assistance et la musique enragée des tam-tam transforment vite en une suite de contorsions échevelées.

La face crispée, comme si elle souffrait d'intolérables souffrances, la malade, soutenue par une force invisible, danse ainsi jusqu'à complet épuisement, comme dans les accès de ramanenjama. Ses jambes et ses bras suivent la cadence des tambours avec une incroyable rapidité, et, lorsqu'elle est sur le point de faiblir, ses amis lui tendent de grands verres d'alcool et ses frères et sœurs dansent avec elle pour l'entraîner.

La foule qui boit toujours est à peu près ivre, les chants sont devenus un vacarme indescriptible dans lequel domine cependant la conjuration hurlée par les voix criardes des femmes : « Bilo mandeha matouri » (Bilo s'en va dormir) et l'odeur de l'alcool répandu se mêle à l'odeur du sang des bêtes égorgées, car il faut du sang pour que la cérémonie finisse bien. On respire alors une véritable atmosphère de Sabbat.

Cependant la nuit vient ; la fête touche à sa fin. Le sorcier qui remplit le rôle d'exorciste supplie solennellement, une dernière fois, l'Esprit du Mal de s'en aller et on hisse la malade sur la plate-forme où elle se couche lentement.

Un quart d'heure se passe ; puis l'exorcisée se redresse doucement et demande à manger. Un grand cri de joie lui répond, car c'est le signal de la guérison. On présente à la pauvre femme, enfin délivrée de son persécuteur infernal, des mets invraisemblables ; une sarabande folle s'organise autour de l'estrade, et la soirée se termine par des scènes sans nom... quelquefois sanglantes.

MAURICE BRANSIET.

La Méthode prophétique de Cagliostro

(*Suite et fin.*)

Non, Monsieur, reprit Cagliostro, elle ne me croirait point, et j'aurais commis une imprudence inutilement dangereuse. Les femmes, comme nous le prouve l'exemple des anciennes Sibylles, deviennent parfois des instruments prophétiques, et alors la puissance secrète qui les inspire soutient leur faiblesse naturelle. Mais, hors de cette rare condition, elles ne sont point faites pour partager avec l'homme le poids de si graves études. Les Mages leur permettaient d'orner les fêtes de la religion, sans leur ouvrir la carrière des grands mystères. Comment d'ailleurs aurais-je la force cruelle de répondre à Mme de Lamballe, si sa curiosité m'interrogeait sur elle-même, vous serez massacrée ! ! !

Mais, c'est de la folie !... s'écria le duc de la Rochefoucauld.

Non, « poursuivit froidement Cagliostro », c'est comme tout à l'heure de la prédestination. Je définis en ces termes la personnalité de Mme de Lamballe.

Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe.

« Rangeons ces cinquante-trois lettres autour du cercle et nous lirons : Belle... grande... malheureuse... isolée... et massacrée à Paris.

Oui, Mme de Lamballe est une des plus belles personnes de la cour de France...; elle est grande par la dignité qui l'attache au service de la reine ; elle l'est aussi par ses vertus ; et cependant il faut que sa destinée s'accomplisse ; elle sera malheureuse. Séparée tout à coup de toute affection, de tout appui, elle se trouvera, un jour, isolée dans une profonde détresse ; et, comme si ce n'était point assez de n'avoir plus un seul cœur auquel elle puisse confier ses chagrins, elle subira une mort effroyable, elle sera massacrée à Paris, dans la tourmente révolutionnaire, où périront le roi et la reine de France.

Il reste huit lettres muettes : *d*, *o*, *i*, *i*, *n*, *i*, *n*, *c*, signifiant : *Domum obitus intrat infaustis nuptiis, infanda nece claudit*, c'est-à-dire : « Elle entre dans la maison de la mort par des noces malheureuses, et un meurtre affreux l'y enferme. »

La France est pour Mme de Lamballe cette maison de la mort, dont il ne lui sera point donné permission de sortir. Elle en a pris possession par son mariage ; elle y attend, sans le savoir, l'heure fatale.

Cette idée de massacre, appliquée à une femme sans défense, révolte nos délicatesses et provoque notre incrédulité. Comment et par qui peut-elle ainsi être massacrée ?

Essayons d'éclairer cet oracle par une nouvelle transposition de l'énoncé primitif, et nous lirons encore :

Mais ici... rebelle... roi de... et massacrée ;... là... sauvée de la prison.

Ainsi, Messieurs, voilà deux scènes. Là, sur un point, Mme de Lamballe sera sauvée de la prison ; sa catastrophe commence donc par une captivité. Mais, ici, sur un autre point, hors de la prison, l'infortunée princesse fera une périlleuse rencontre ; elle sera rebelle ; c'est-à-dire qu'elle se révoltera contre quelque odieuse volonté, ou quelque hideux spectacle ; elle sera roide, c'est-à-dire roidie par une contraction nerveuse, et massacrée sans pitié, par les témoins de l'horreur qu'elle n'aura pu contenir. En rapprochant ces présages de ceux qui concernent Marie-Antoinette, sa reine et son amie, nous pouvons augurer que la catastrophe de Mme de Lamballe se manifestera dans le futur bouleversement du royaume.

Il nous reste cinq lettres muettes : *h*, *e*, *g*, *n*, *n*, qu'une Sibylle latine traduirait par :

Hinc erepta gemens, nefarie necatur, c'est-à-dire: « Enlevée de là gémissante, elle est immolée par des scélérats. »

Mais tenez, je crois saisir encore une lueur fugitive à travers le mystère des transpositions. Le lieu où succombera la malheureuse princesse m'apparaît dans un clair obscur, et j'imagine qu'il pourrait être désigné par ces mots : gênée... reprise... on la massacre... au coin... de la rue... des Ballets. Existe-t-il, dans Paris, une rue qui porte ce nom ?

Sans doute, répondit Court de Gébelin, il y a bien la rue des Ballets : elle touche, d'un côté, à l'hôtel de

la Force, et débouche, de l'autre, dans la rue Saint-Antoine...

Eh bien, reprit Cagliostro, cette rue sera, peut être, le théâtre du meurtre. Mme de Lamballe, sauvée de la prison, soit par évasion, soit par quelque dévouement, mais comme je le disais, gênée, embarrassée dans sa fuite par un obstacle imprévu, ou par quelque tragique rencontre, sera reprise par la fatalité. Quitter une douce patrie pour se transplanter dans l'orage, traverser, comme une étoile filante, les splendeurs de Versailles, pour aller s'éteindre au coin d'une rue misérable, quel destin (1) !...

Il y a six lettres, *m*, *i*, *h*, *e*, *i*, *i*, dont le sens cherché en langue latine signifie : *Mors irruens hic extremas instruit insidias*, c'est-à-dire : « La mort bondissante a dressé là ses dernières embûches. » Je m'arrête, Messieurs, sans crainte d'avoir trop parlé, car vous êtes gentilshommes et ne sauriez me trahir sans

(1) Mme de Lamballe était veuve du fils du duc de Penthièvre. Arrêtée avec la famille royale après la journée du 10 août 1792, on l'avait d'abord enfermée au Temple, puis à la Force. On dit que son beau-père avait obtenu au prix de 100.000 écus, que Manuel, procureur de la commune de Paris, ordonnât son élargissement. Un des égorgeurs nommé Truchon fut chargé de l'escorter. Mais à l'aspect des cadavres entassés et du sang qui ruisselait dans la rue, Mme de Lamballe ne put retenir un cri d'horreur. Cependant Truchon parvenait à l'entraîner toute pâle et défaillante, elle allait dépasser la dernière maison de la rue des Ballets quand elle se trouva en face de quatre hommes dont l'histoire a conservé les noms : Grison, Charlot, Manin et Rodi. Le premier lui asséna un coup de buche qui l'abattit ; les autres la mirent en pièces à coup de sabre, de haches et de pique ; puis, sa tête coupée par le perruquier Charlot et longtemps promenée dans les rues fut enfin jetée sur un tas d'immondices, au coin d'une borne.

vous déshonorer. Vous de mandiez quelques preuves de la supériorité de l'initiation égptienne sur la maçonnerie anglo-française : la vérité est de mon côté, l'illusion est du vôtre, et l'histoire le prouvera.

En 1793?... s'écria Court de Gebelin. C'est l'époque assignée par vous au dernier acte de la tragédie royale. Mais, Monsieur le comte, si vous datez cette crise suprême vous devez pouvoir dater également le premier acte.

Oui, reprit Gagliostro, si je ne me trompe, la France est divisée en trois corps : Clergé, Noblesse, Tiers-État.

Les deux premiers corps sont en possession de la grande propriété et des plus hauts emplois publics ; le Tiers-État est donc le seul intéressé à faire une révolution. Quant à l'origine de ce mouvement, l'horoscope de naissance de Louis XVI, que je regrette de ne pouvoir mettre ici sous vos yeux (1), paraît l'ajourner à 1789. En effet sur cette figure magique la position du soleil présage un futur soulèvement d'ennemis armés contre le roi (page 28), les années 1774 (avènement) à 1793 (mort violente) appartiennent au 8e cycle de Saturne qui se compose de 36 ans (1765-1800) ; et dans le cours de ce cycle, le Génie du Soleil s'unit au Génie de Saturne pour gouverner les

(1) Nous n'avons plus l'horoscope de Louis XVI dressé par Cagliostro. Mais j'ai essayé de le reconstruire d'après les règles hermétiques, et je me suis précisément rencontré avec les indications données par le célèbre Sicilien. On trouvera cette étude dans le livre VI. Voyez en particulier le § 3 de ce livre pour ce qui concerne la table cyclique des Temps.

ans 1768, 1774, 1782, 1789 et 1796. La date présumée fatale pour le roi étant 1793, j'en augure que le soulèvement révolutionnaire pronostiqué par le Soleil commencera en 1789, qui est l'année solaire la plus rapprochée de 1793, année saturnienne.

Cette raison, Messieurs, vous paraît obsure, parce que vous ignorez les mystères de l'horoscope, mais veuillez avec moi l'admettre un moment et demandons à l'épreuve du cercle Sibyllin, qui vous est déjà familière, quel sens occulte pourrait se lier à cette éphémèride préconçue d'un avenir encore éloigné de quatre ans.

Révolution faite en mil sept cent quatre-vingt-neuf par le Tiers-Etat contre Louis XVI, roi de France ?...

De ces 84 lettres sort un pronostic de république meurtrière accentuée en termes bien sinistres.

La démocratie sanglante tue roi et reine prisonniers en tour, et étouffe leur fils en captivité !...

Il reste 5 lettres muettes ; *v*, *c*, *q*. *t*, *z*, signifiant : *Vastatio cruor querelæ terror zunatim*, c'est-à-dire : Que la révolution triomphante sera un cercle de ravages, de sang, de gémissements, de terreur. »

Abattre une tête de vaincu, c'est quelquefois un héroïque défi jeté à ses vengeurs; mais tuer une femme, fut-elle couronnée, c'est toujours une bassesse ; mais ôter l'air à l'enfant, cela n'a point de nom, Messieurs, même dans la langue du meurtre. Toutefois, la révolution française ne sera point solidaire de tant d'atrocités; et tout ce qu'elle aura de grand, dans son principe, n'en peut être amoindri.

L'oracle a dit : « Démocratie sanglante » ; c'est dé-

finir les hommes qui, proclamant l'égalité à tête de mort, donneront à la République pour sceptre une hache, pour couronne le bonnet des forçats, pour trône l'échafaud, pour manteau de parade la dépouille des morts. Vous les verrez, ces monstres d'une fin de siècle, et cette heure où la France abrutie croira que le bourreau, assis au banquet du meurtre souverain, commence une dynastie.

Des deux fils de Louis XVI, c'est le second qui est prédestiné aux dernières funérailles de sa famille. Le premier, Louis-Joseph-Xavier-François, dauphin de France apportait en naissant le présage de sa fin prématurée

Rachis exilera en fosse dauphin franc :

La partie du corps (PAXIE) indique le siège de l'infirmité. Ce prince mourra d'une affection dorsale, rachitique.

Il reste 8 lettres muettes, *o*, *i*, *j*, *o*, *v*, *u*, *p*, *d*, signifiant : *Obis infans jacet oriente visa ultima pacis donum*, c'est-à-dire : « Présent d'une paix qui touche à sa fin, il meurt enfant, couché à l'aurore de sa vie. » Né en 1781, il n'ira guère loin, son successeur en qualité de dauphin sera : Louis-Charles, duc de Normandie, dauphin de France, dont la mort prématurée est également annoncée. Déchu de palais, mourra duc, en l'enfance, hors nid : c'est-à-dire dépouillé de sa demeure paternelle, il mourra enfant, dans l'obscurité (comme l'oiseau appelé duc), hors nid, hors du sein de la famille. Les deux lettres muettes *d*, *i*, complètent l'oracle, *deficit inclusus* : il meurt enfant captif.

Si maintenant je demande au sort comment finira votre orageuse démocratie, je lis dans le simple énoncé des faits : « Révolution française. » Cette réponse fatidique : « Un Corse voté la finira. » J'en conclus qu'après la catastrophe de la royauté, un homme venu de l'île de Corse, et voté, c'est-à-dire élu par le suffrage du peuple français relevera, sous un titre nouveau, le pouvoir tombé des mains de Louis XVI... Qu'importe, maintenant, Messieurs, votre incrédulité ou votre foi ? L'avenir est à Dieu ; mais l'homme, image de Dieu, peut voir l'image de l'avenir. Faites ce que je fais, la méthode est aisée, et, comme moi, vous verrez. »

Comme il achevait ces mots, un vieillard de haute stature et la chevelure argentée, au regard profond et rêveur, se dressa lentement au milieu de l'auditoire. C'était Jacques Cazotte, homme de lettres moins connu par son *Diable amoureux*, livre oublié, que par le courage de sa fille qui l'arracha aux mains des égorgeurs de l'abbaye dans les journées de septembre 1792.

La beauté austère et l'exaltation de ses traits, écrit quelque part Lamartine, lui prêtait la majesté d'un prophète ; il en avait parfois l'éloquence et les vertiges. Ame extatique, il voyait dans l'approche de la révolution une épreuve de feu par laquelle Dieu ferait passer la France pour la couronner par le martyre. En ce moment il frissonnait sous la parole de Cagliostro.

Un dernier mot, s'il vous plaît, cria-t-il en étendant ses mains avec l'accent de la prière : « Votre art si savant, ne peut-il nous prédire le nom du Corse, prédestiné au trône ; qui héritera des Bourbons ? »

Ah, Monsieur, s'écria Cagliostro, en le saluant, vous venez de prophétiser vous même ; car, ma réponse est toute entière dans les 112 lettres dont se composent les 27 mots que vous avez prononcés. Permettez que leur simple transposition contienne le nom et le destin du personnage inconnu dont votre curiosité se préocupe (1).

Le Corse héroïque se nommera Napoléon-Bonaparte.

Sera élu sur le trône des victoires, puis ruiné bientôt par un très dur destin...

Il reste 8 lettres muettes, *d*, *v*, *t*, *i*, *u*, *t*, *i*, *d*, signifiant :

Dux victor thronis imperat; *Ulterius tristem insulam demetat*, c'est-à-dire : général victorieux, il domine les trônes ; plus tard, il mesure le cercle d'une île triste.

---

(1) A l'époque de cette prédiction, Bonaparte n'était encore qu'élève de l'Ecole militaire, il en sortit le 17 septembre 1785, avec un brevet de lieutenant au régiment d'artillerie de la Fère, qui tenait garnison à Vienne en Dauphiné. La puissance d'intuition si rapide et si lumineuse de Cagliostro semble franchir, à vol d'aigle, les deux immensités de l'épopée napoléonienne, l'une de gloire, l'autre d'infortune. Relevez les 27 mots de la question posée par Cazotte, attachez à la succession des lettres, les nombres 1 à 112 et l'oracle se formule par les transpositions ci-après ; le 15, 29 ; Corse, 87, 70, 71, 72, 73 ; héroïque, 87, 88, 89, 99, 7, 84, 85, 92 ; se, 97, 4 ; nommera, 6, 11, 64, 10, 42, 54, 94 ; Napoléon, 104, 22, 43, 50, 60, 61, 43, 82 ; Bonaparte, 78, 103, 2, 30, 53, 3, 58, 80, 83 ; sera, 105, 8, 9, 38 ; élu, 44, 48, 51 ; sur, 52, 100, 101 ; le 21, 55 ; trône, 91, 93, 17, 39, 59 ; des 65, 66, 79 ; victoires, 16, 23, 69, 12, 26, 34, 75, 76, 13 ; puis, 20, 45, 47, 19 ; ruiné, 28, 1, 14, 41, 68 ; bientôt, 102, 57, 78, 49, 24, 110, 7 ; par, 74 106, 5 ; un, 27, 62 ; très, 32, 31, 96, 33 ; dur, 56, 18, 109 ; destin, 77, 112, 35, 40, 86, 111. Les 8 lettres muettes portent les nombres suivants : d. 3, v. 37, t. 46, 181, u. 84 et 85, i. 90, d. 95. Remettez ensuite tous ces nombres dans leur ordre de succession naturelle et la question de Cazotte sera recomposée.

LE PROPHÈTE DU NORD

« *Deo sancto uno !* »
« *Deus quem adoremus !* »

S'il est un ouvrage qui mérite de fixer l'attention, c'est bien certainement *le Prophète du Nord*, qui permet au lecteur d'étudier consciencieusement l'homme extraordinaire que fut Emmanuel Swedenborg.

La tâche de M. Charles Byse était ardue, demandait un effort de travail intellectuel, de sagacité, de réflexion peu commun aux biographes ordinaires ; il s'en est tiré à son honneur en faisant de son livre une lecture captivante qui attire et retient le lecteur sans le fatiguer.

Il avait été déjà beaucoup écrit sur Swedenborg, dont la grandeur avait été proclamée par des hommes tels que Gœthe, Œtinger, Yung, Utilling, Lavater, Christian Baur, Coleridge, Thomas Carlyle, Valdo Émerson, les deux Browning, Teumyson, Henry Drummond, Ruslein, Lyman Abbott, Oberlin, Matter et Balzac, mais il était peu connu ou plutôt mal

connu en France, faute de documents approfondis sur sa personne et son œuvre idéales.

Le but de M. Charles Byse, en publiant ce volume, est d'esquisser la figure et la doctrine d'Emmanuel Swedenborg, et de rendre, en France, sa personne chère à tous les gens cultivés, dont il ne peut que fixer l'attention, tant comme encyclopédiste que comme théologien.

Ce n'est pas directement comme savant qu'il doit intéresser, sa science, quelque étendue qu'elle fût pour le dix-huitième siècle, ayant naturellement été dépassée. C'est comme écrivain religieux surtout qu'il mérite le suffrage de tous les savants.

Le penseur suédois ne s'est, en effet, appliqué à la solution des grands problèmes de la religion qu'après avoir appris à fond tout ce qu'on savait à son époque, et s'être distingué par ses travaux et ses découvertes scientifiques.

En même temps que savant et théologien, Swedenborg fut un philosophe, titre qu'il se donna lui-même. Quelle que fût en effet sa passion pour les sciences, il ne les regarda jamais que comme des moyens pour arriver à un but plus élevé : l'explication de l'ensemble des choses dans leur rapport avec l'humanité.

Mais je laisse la parole à M. Ch. Byse. « S'appuyant sur les faits constatés dans tous les domaines de la nature, mais très particulièrement sur l'anatomie la plus détaillée du cerveau, il en déduisit une anthropologie, une psychologie, une théodicée, une métaphysique, une philosophie en un mot dans laquelle Kant, plus jeune que lui de trente-six années, retrou-

vait avec étonnement quelques-unes de ses propres conceptions. »

Swedenborg dépassa les limites assignées à la philosophie, en décrivant le monde invisible, et en se faisant ainsi connaître comme théosophe.

Mais Swedenborg n'est point un théosophe quelconque; il inaugure le premier une théosophie exempte de superstitions.

« Quelle différence entre lui et un Apollonius de Tyane, un Pic de la Mirandole, un Agrippa de Netter, un Paracelse ! Ses prédécesseurs cherchaient des doctrines secrètes pour s'élever à la connaissance de l'Être des êtres, et recouraient à l'astrologie, à la théurgie, aux formules cabalistiques, dans le but d'assujettir la nature à leurs volontés arbitraires. Rien de semblable chez Swedenborg. Il n'a besoin d'aucun ésotérisme pour entrer en communion avec Dieu. Et s'il a recours à une « clef de Sésame » pour pénétrer dans les arcanes de la religion, cette clef, longtemps égarée, est le sens interne des Ecritures, sens qui lui est fourni par la correspondance du monde de la matière avec le monde de l'esprit. »

On ne le voit jamais guérir un malade, accomplir un miracle, recourir à des pratiques magiques, se faire servir par des agents sidéraux. Jacob Bœhme est le seul qui, avant lui, se soit montré libre de cette funeste tendance. Mais le cordonnier de Gœrlitz était un illettré, dont Swedenborg ne voulut jamais lire les ouvrages.

M. Charles Byse croit bon de toucher quelques mots de la nouvelle école théosophique et de ses

adhérents. Il parle ainsi de Mme Blavatski, d'Annie Besant, de la duchesse de Pomar, de Papus, des colonels Olcott et de Rochas, du docteur Th. Pascal. Il lui adresse le reproche de s'avancer audacieusement sur le territoire de la science proprement dite *en tant que science supérieure*, *intégrale*; si les vrais savants la traitent en ennemie, c'est que comprenant la justesse de ses arguments et de ses théories, ils voient en elle un adversaire redoutable qu'ils ne peuvent admettre qu'en reconnaissant qu'ils ont pu le tromper eux-mêmes et que leur mode d'enseignement, de routine, n'est pas le seul acceptable.

Papus dit, dans *l'Enseignement méthodique de science occulte*, page 8 :

« L'Enseignement occulte ne vient faire concurrence à aucune école ni à aucune Faculté actuellement existantes. C'est un complément et non pas un concurrent, car il ne peut faire une synthèse qu'*au moyen des données analytiques fournies par toutes les ressources intellectuelles contemporaines.* »

Ceci dit, je reviens à Swedenborg.

S'il fut un grand théosophe, il fut en même temps un prophète, un voyant; Charles Byse entre dans des détails sur la signification exacte du mot « prophète »; il précise dans l'esprit du lecteur ce mot un peu vague, ce titre mal défini par la plupart des théologiens et qui a donné lieu à tant de polémiques et de discussions acerbes.

Suivant l'opinion de Charles Secrétan, il adopte volontiers ses idées sur la définition de la philosophie chrétienne, et reconnaît dans les œuvres de Sweden-

borg un véritable système, quelque obscur que puisse paraître cette expression au premier abord.

« On trouvera peut-être que le système de Swedenborg est trop « universel », qu'il a tort d'embrasser « les choses que l'œil n'a point vues et que l'oreille « n'a point entendues », ou de dépasser les limites de la philosophie, telle qu'on la comprend généralement aujourd'hui. »

Que d'hommes éminents se sont plu à reconnaître dans la doctrine de Swedenborg des qualités intrinsèques indiscutables.

Le comte André Hœpken (+1790), qui fut ministre d'Etat, historien distingué et l'un des fondateurs de l'Académie des sciences de Stockholm, s'exprime ainsi :

« Il y a deux choses à considérer dans les ouvrages de Swedenborg :

« La première, ce sont ses Relations Mémorables, dont je ne puis rien dire, aucun rapport avec les esprits ne m'ayant mis à même d'apprécier ses assertions qui ne me paraissent pas plus extraordinaires que l'Apocalypse de Jean ou d'autres récits du même genre contenus dans la Bible.

« La seconde, ce sont ses doctrines... Celles-ci me paraissent excellentes, irréfutables, les meilleures qu'on ait jamais enseignées, et de nature à favoriser la plus heureuse vie sociale. » Et ailleurs, il dit :... « La doctrine de Swedenborg est la plus rationnelle de toutes les doctrines chrétiennes, et son premier principe consiste à inculquer des principes d'honnêteté et de charité. »

Un professeur de Gothembourg, le docteur Beyer,

termine comme suit un mémoire adressé, en 1770, au roi de Suède au sujet des écrits de Swedenborg : « Je déclare que je n'y ai rien trouvé qui ne coïncide avec les paroles du Seigneur lui-même, et qu'ils brillent d'une lumière vraiment divine. »

Dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger, je relève ce passage : « ..... Swedenborg doit sa popularité autant au charme pénétrant de son individualité qu'à l'originalité de sa doctrine. Celle-ci est certainement l'un des plus remarquables essais qui aient été tentés de concilier les dogmes de la foi chrétienne avec les données qui résultent du progrès intéressant ces sciences, etc. »

Charles Byse, quelle que soit son admiration pour Swedenberg, ne s'incline pas devant lui comme devant une autorité sans appel. Il estime que Swedenborg a encore un grand rôle à jouer comme apologiste.

Swedenborg, non content de se remodeler l'une après l'autre les doctrines chrétiennes, les réunit en un tout parfaitement lié. Charles Byse, frappé de la beauté de sa théologie, s'efforce de la présenter, dans les grandes lignes au moins, sous forme de conférences faites au musée industriel, et qu'il reproduit dans ce volume, ouvrage de longue haleine qui expose des idées peu répandues et doit se lire lentement.

Swedenborg a écrit en latin, et ses livres sont connus par des traductions littérales et vieillies, d'où des difficultés réelles pour l'écrivain assez hardi pour aborder l'ensemble de sa doctrine et la présenter au public. Byse fait œuvre de vulgarisateur ; il a la cons-

cience que son ouvrage, étude approfondie de Swedenborg, fera événement dans la vie de plusieurs, qu'il les réconciliera avec l'Evangile, et leur découvrira une mine inépuisable d'idées justes et fortifiantes.

*
* *

Pour la plupart des Vaudois et des Français, Swedenborg est un nom sonore, un nom fameux, mais rien de plus. On a l'idée vague qu'il s'agit d'un mystique, d'un illuminé, d'un visionnaire, d'un fou peut-être.

Charles Byse comble cette lacune et justifie le sujet qu'il a choisi, en citant les noms des savants qui ont le plus admiré Swedenborg : Dorner (1), docteur J. Hamberger (2), Matter (3), Saudel (4), Kant (5), Tuxen, Gœthe, Oberlin (6); le docteur Œtinger (7), Carlyle, Emerson, Frederika, Bremer (8), le docteur Christian Baur (9), etc.

« Swedenborg n'a pas été un dissident, un sectaire, une hérésiarque. Ami et parent des Évêques de Suède, il est demeuré membre de l'Eglise natio-

(1) *Geschichte der protestantischen Theology*.
(2) *Real Encyclopïdie de Herzog*.
(3) *Swedenborg, sa vie, ses écrits et sa doctrine*.
(4) Eloge prononcé dans le Palais de la noblesse au nom de l'Acad. roy. des sciences.
(5) *Cræume eines Geistersehers, erľæulert durch Træumes der Metaphysik*.
(6) Apôtre du Ban de la Roche.
(7) Prélat de l'Église luthérienne du Wurtemberg, surnommé le Mage du Sud.
(8) Ecrivain suédois.
(9) Chef de la fameuse école de Tubingue.

nale de son pays. Il ne faut donc pas le comparer à Mahomet, Luther, Calvin, Zinzerdorf, non plus qu'au général Booth. »

« Il n'a pas formé de congrégation ; n'a jamais été orateur ; il ne s'est jamais senti appelé à la prédication, à l'action directe sur les masses. »

« C'est par ses écrits, qui ne sont rien moins qu'impopulaires, qu'il a voulu agir. »

Il est cependant juste d'ajouter que tout le monde peut lire *la Vraie religion chrétienne*, grand ouvrage qui résume tout l'enseignement religieux et moral de Swedenborg. Durant sa vie, il a eu peu de partisans en tant que réformateur religieux, une centaine au plus, dont voici quelques-uns : Th. Hartley, recteur de Winwick ; le docteur Messiter, médecin anglais ; le comte Hôpken (cité plus haut), le Tacite suédois ; le docteur Beyer, docteur en théologie ; le comte Falkenbourg, etc.

Après sa mort, le nombre des adhérents à sa doctrine augmenta considérablement. En 1786, ils formèrent à Stockholm la Société exégétique et philantropique, qui compta deux cents membres, dont plusieurs étrangers de marque : le prince Ch. de Hess, le marquis de Thomé, Montravel, etc... Cette société fut remplacée par la *Société pro fide et charitate* (1796-1820). L'opposition ne manqua point, principalement en la personne de Gustave III, qui rétablit en 1772 la monarchie absolue, que Swedenborg avait combattue avec tant de force à la Diète.

Depuis une quarantaine d'années seulement, la liberté religieuse s'est tellement implantée en Suède

qu'on peut s'y nommer « swedenborgiens » sans s'exposer à la persécution ni même au ridicule.

A quel chiffre s'élèvent aujourd'hui les swedenborgiens du monde entier ? D'après l'estimation la plus modeste, ils seraient 40.000 environ avec les adhérents non inscrits.

La nouvelle église fait des progrès lents mais continus ; elle ne renferme que des chrétiens éclairés et décidés, convaincus de la supériorité de leurs principes et du futur triomphe de la Nouvelle Jérusalem.

* * *

Voici la vie de Swedenborg, d'après Charles Bydse:

« Emmanuel Swedenborg naquit trois ans après la révocation de l'Edit de Nantes, le grand crime de Louis XIV, et mourut six ans avant Voltaire (1688-1772).

« Il vécut donc dans la période la plus sombre au point de vue religieux.

« En France, les encyclopédistes, Voltaire en tête, s'efforçaient d'abolir le christianisme aussi bien que le fanatisme et la superstition. En Prusse, la philosophie matérialiste et frivole s'asseyait sur le trône avec le grand Frédéric.

« En Angleterre, un déisme dépourvu de saveur avait pour conséquence le scepticisme de Hume. En Suède, enfin, une froide orthodoxie régnait dans l'église nationale, qui avait adopté le type de la réforme luthérienne.

« Jasper Swedburg, aumônier de la garde royale,

professeur et recteur de l'antique université d'Upsale, doyen de la superbe cathédrale de cette ville, enfin évêque de Skara en Westrogothie, protecteur avéré des piétistes persécutés d'Allemagne, homme très distingué tant par le caractère que par le talent, bon époux et père affectionné, eut, de trois mariages, neuf enfants. »

« Le troisième fut Emmanuel — notre héros — qui naquit à Stockholm, où son père était alors chapelain du roi de Suède, le 24 janvier 1688. Il n'avait que huit ans lorsque mourut sa mère. Lorsque Jasper s'établit à Brunsbo, près de Skarce, Emmanuel, âgé de quinze ans, demeura à Upsala pour y poursuivre ses études. Il avait vingt et un ans — en 1709, date de la fameuse bataille de Pultava, — lorsqu'il reçut le bonnet de docteur en philosophie ; il vivait alors chez son beau-frère, Eric Benzélius, docteur en théologie, qui fut plus tard archevèque d'Upsal et primat de toute la Suède.

Swedenborg voyagea pour compléter ses études. Il parcourut l'Angleterre où il passa plus d'une année ; la Hollande ; séjourna à Paris ; traversa l'Allemagne et s'y arrêta dans plusieurs villes du Nord, s'intéressant surtout à ce qu'on avait découvert et à ce qui restait à découvrir dans les mathématiques. Il entra partout en rapport avec des savants renommés, se perfectionna dans l'astronomie, l'algèbre, la mécanique, et ébaucha une quantité d'inventions. Il était adroit de ses mains, et apprit ainsi à relier les livres, à jouer de l'orgue ; il fit l'apprentissage de l'horogerie, de l'ébénisterie, de la fabrication des instru-

ments de mathématique. Il soutenait qu'un homme devait tout apprendre et non avoir une spécialité. Dans tout ce qu'il entreprend, le désir d'être utile à sa patrie ne le quitte jamais.

Après une absence de quatre à cinq années, il rentra dans son pays, également bien doué pour les lettres et pour les sciences et parlant quatre langues.

Il fonde, en 1716, un journal scientifique, *le Dédale hyperboréen* ; ce journal le met en relations avec le célèbre ingénieur Polhem, surnommé l'Archimède suédois, et avec le roi lui-même qui, après avoir guerroyé quinze ans loin de ses États, vient d'y rentrer en vaincu et en fugitif.

Ce roi n'était autre que l'intrépide mais aventureux soldat, Charles XII, le rival et l'ennemi de Pierre le Grand. Il le nomma assesseur extraordinaire au Collège royal des Mines, le 18 décembre 1716.

Swedenborg, — qui secondait Polhem dans ses travaux d'ingénieur civil et militaire, — fit tout pour s'en montrer digne. Il avait alors vingt-neuf ans.

Après la mort de son illustre protecteur, Swedenborg se trouva d'abord assez mécontent de la situation qui lui fut faite. Gagnant peu, entouré d'intrigues, il songea tout d'abord à s'expatrier. Il resta cependant et fut nommé peu après assesseur ordinaire, ce qui lui assurait un traitement fixe assez élevé. De plus, la reine Ulrique-Élonore, qui venait de succéder par élection à son frère Charles XII, anoblit Emmanuel ainsi que les autres enfants de l'évêque de Skara, en donnant à leur nom la forme aristocratique de Swedenborg (1719). Il put siéger dès

lors à la Diète (triennale) des États de Suède, parmi les nobles du 3e degré ou de l'ordre équestre. Il avait trente-et-un ans à peine lorsqu'il obtint cette faveur, si rare en Suède ; il reçut beaucoup d'autres distinctions par la suite. Le duc de Brunswick paya la publication d'un de ses ouvrages et lui fit de magnifiques présents ; il fit partie des Académies des sciences de Stockholm, de Saint-Pétersbourg et de Paris, quoiqu'il n'eût sollicité aucune de ces places.

En 1721, six ans après son retour, il recommença ses voyages. Commençant par Copenhague, il alla par Hambourg en Hollande, où il fit imprimer son *Prodromus Principiorum* et sa *Nouvelle Méthode pour déterminer les longitudes*. À Leipzig, il publia deux volumes d'*Observations diverses sur la nature*, puis il visita les mines de Saxe, du Hanovre. En 1733, il visita Berlin, Dresde et Prague, et descendit dans les mines de la Bohême. Il publia alors son grand ouvrage intitulé : *Œuvres minérales et philosophiques*, 3 volumes in-folio.

Son quatrième voyage dura trois ou quatre ans (1736-40) et toujours avec l'expresse autorisation du souverain, dont il prit congé à Carlsberg. Il étudie alors le système de « Christian Wolff », chef de l'école leibnizienne ; il étudie les formes du culte, les prédicateurs, les ordres religieux ; il étudie l'état politique et social, les mœurs et coutumes des habitants. De Paris, où il s'arrête neuf mois, il se rend en Italie, et Rome le retient cinq mois. Quatre ans après cette périgrination, il reprend la mer et va surveiller à Londres la publication de son ouvrage le plus impor-

tant et le plus philosophique sur la physiologie et l'anatomie, les trois volumes in-4 de son *Règne animal* (1744-1745).

Ses livres forment une liste de 150 numéros; 87 appartiennent à la période de trente années qui nous occupe. Son traité : *Du Culte et de l'Amour de Dieu*, est une étude cosmogonique d'une haute envolée et d'une remarquable beauté; il n'a guère d'autre parallèle que le *Paradis perdu* de Milton.

Sa carrière se divise naturellement en deux périodes : celle de la science; celle de la religion, mais plus d'un lien les unissent. Il subit une sorte de crise qui marque une espèce de transition entre ces deux parties de sa vie, quoique toutes deux reposent sur une ligne de conduite immuable, trouvée en plusieurs endroits de ses manuscrits :

« 1. Lire et méditer avec soin la parole de Dieu.

« 2. Être satisfait des dispensations de la divine Providence.

« 3. Observer les convenances dans les manières et garder sa conscience pure.

« 4. Obéir à ce qui est commandé, s'acquitter fidèlement de ses fonctions et de ses autres devoirs, et se rendre en outre utile à la société en général. »

Après des rêves et des visions qui transforment pour ainsi dire Swedenborg, il entre dans la seconde période de sa carrière publique, la période religieuse, qui va durer vingt-sept années, et pendant laquelle il semble avoir des entretiens avec les habitants du monde invisible, tant sa foi est pure et dégagée de tout sentiment mondain. Il approchait alors de sa

soixantième année ; il se remet au grec et apprend l'hébreu.

En 1747, il résigna sa place au collège des mines et ne s'occupa plus que de religion, sauf la part qu'il prit encore aux séances de la Diète suédoise, où il exprimait son avis dans des Mémoires d'une sagesse et d'un libéralisme remarqués.

Les ouvrages théologiques de Swedenborg peuvent être rangés sous quatre chefs :

1. La première catégorie est consacrée à l'*Exégèse biblique*, dans laquelle on relève trois œuvres de longue haleine :

1° *Les Arcanes célestes* (1749-56), d'une lecture excessivement ardue.

2° *L'Apocalypse* et *les deux premiers livres du Pentateuque*, d'après son principe d'interprétation qu'il appelle la *Correspondance*, et que nous pourrions nommer le Symbolisme.

2. La seconde catégorie d'écrits expose la *Doctrine* ou la *Dogmatique*, d'où quatre œuvres remarquables :

1° *La nouvelle Jérusalem et ses doctrines célestes.*

2° *Les quatre doctrines principales de la Nouvelle Église* (le Seigneur, la Sainte Bible, la Foi et la Vie).

3° *La doctrine de la Charité.*

4° *La vraie Religion chrétienne, contenant la Théologie universelle du nouveau Ciel et de la nouvelle Église.*

3. La troisième classe comprend les livres de philosophie et de morale :

1° *Le Divin Amour et la Divine Sagesse.*

2° *La Divine Providence.*

3° *Les Délices de la Sagesse sur l'Amour conjugal.*

4° *Relations de l'âme et du corps.*

4. La quatrième concerne le Monde invisible, avec lequel Swedenborg affirme avoir entretenu des relations pendant ces vingt-sept années. Il a vécu en esprit, par un privilège exceptionnel, tandis que son corps était sur la terre.

L'ouvrage capital de cette quatrième et dernière classe est intitulé : *Les Merveilles du Ciel et de l'Enfer, d'après ce qui a été vu et entendu.*

Les Tablettes (*Adversaria*), où Swedenborg consigna ses premiers entretiens avec les esprits (1745-47), et le *Journal spirituel* qui succéda aux *Tablettes* et fut continué jusqu'en 1765, méritent que j'en fasse mention.

Ces livres, écrits la plupart en latin, dépassent la portée des esprits ordinaires ; le merveilleux y occupe une place immense, et Kant le reconnaît quand il cite l'incendie de Stockholm à la fin de septembre 1756, incendie annoncé par Swedenborg au moment même où il éclatait, quoiqu'il se trouvât à 50 lieues de distance du lieu du sinistre, ce qui rendait toute supercherie impossible. Plusieurs autres faits extraordinaires tendent à prouver le don céleste que possédait Swedenborg, et Charles Byre est le premier à reconnaître sa sincérité absolue, étant donné son caractère.

En 1771, aux environs de Noël, Swedenborg eut une attaque d'apoplexie qui le priva de la parole, mais pour peu de jours seulement ; néanmoins il demeura très faible. Il mourut en parfait chrétien

le 29 mars 1772, sans rien rétracter de ce qu'il avait écrit, après une des carrières les plus belles et les plus heureuses dont l'histoire fasse mention. Charles Byre termine cette conférence par cette péroraison, toute à son éloge : « Mesdames et Messieurs, vous sentirez qu'il vaut la peine d'étudier sa doctrine, qu'il prétend tenir directement de Dieu ; vous voudrez savoir si cette doctrine, dont la sublime simplicité a déjà frappé tant d'esprits distingués, ne serait pas ce dont nos pauvres églises et nos pauvres âmes ont besoin pour sortir de leur marasme et connaître enfin la plénitude de la vie. »

L'Initiation, toujours disposée à proclamer le mérite personnel d'un auteur d'avenir, ne pouvait trouver une meilleure occasion de féliciter M. Charles Byre et de le présenter à ses abonnés et lecteurs.

TREBLÆDA.

Hermétisme

LIVRE DES SECRETS DE LA NATURE
OU DE LA QUINTESSENCE

Indiquant son extraction et ses applications au corps humain pour réaliser des œuvres admirables et presque divines.

(Suite.)

CHAPITRE XXV

Choses qui restreignent le ventre et le sang, ce sont des choses sèches et froides.

Corail, cristal, bol d'Arménie, noix de cyprès, sang de vache, crottin d'âne, riz, mil, gland, fine poire non mûre, acacia, litharge, gomme arabique, alun, argile, antimoine, brou de noix, fromage, cubèbe.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXVI

Choses indurátives.

Les choses très froides ont la propriété d'indurer parce qu'elles congèlent ; certaines d'entre elles sont sèches.

Myrrhe, psillium, portulaca, aqua lentis, solatum, jusquiame.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXVII

Nous arrivons aux choses qui mûrissent et chassent le pus ; certaines sont muqueuses et bouchent les pores.

Graine de lin, laudanum, anis, vigne, figues, beurre.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXVIII

Choses émollientes.

Camomille, eupatorium, mellilot, starax liquida, absinthium, oppoponax, huile vieille, graisse de chèvre et de bouc, ammoniaque, moelle de cerf, mauve.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXIX

Choses corrosives et ulcérantes.

Les choses corrosives brûlent la chair et la peau; ce sont :

Œs ustum, arsenic, airain vert, couperose, vitriol, antimoine.

Les choses ulcérantes déchirent le cuir, sans entamer la chair; ce sont :

Alun, savon, sublimé, poivre noir, chaux vive,

cinabre, os de seiche, pyrèthre, euphorbe, cantharide, vif argent, écume de mer.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXX

Choses conglutinatives, nettoyant les blessures et conglutinant les chairs.

Gypse, feuille de cyprès, sarcocole, aloès, serpentaire, myrrhe, amidon, asphalte, coque d'œuf, litharge.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXI

Choses apéritives.

Chélidoine, absinthe, baie de laurier, cyprès, aloès, graine d'ortie, lait de femme, lupin, gentiane, poire liquide, farine d'orge, graine de melon, anis, cubèbe, fèves, crottes de chien, graine de poireaux.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXII

Médecines purifiantes pour les blessures.

Aristoloche, céruse, asphalte, lithargire, aloès, myrrhe, filtrum ustum, miel, plomb, poils de lièvre brûlés.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXIII

Choses qui atténuent et dissolvent par leur chaleur en séparant les parties des choses.

Agaric, baume, camomille, oignon, ammoniaque, alun, graisse de lion, assa fœtida, castoréum, poire marine, écorce de citron, gentiane, ruthra, cyprès, graine d'ortie, térébenthine, oppoponax.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXIV

Choses qui incisent et divisent.

Ce sont en général tous les acides et les médecines suivantes :

Cyprès, pétrole, verre, vinaigre, squilla.

Mettre dans notre ciel qui deviendra ainsi incisif.

CHAPITRE XXXV

Choses diaphorétiques.

Elles sont chaudes et évaporent les humeurs par les pores.

Pyrèthre, sel de nitre, vieille huile, agaric, aristoloche, rutha domestica, figuier, racine de concombre champêtre, assa fœtida, graine d'ortie.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXVI

Choses répercussives.

Vinaigre, glands, huile de rose, jusquiame, pavot, pariétaire, ciguë, accacia.

Mettre dans notre ciel. Ces choses répercutent les humeurs de la partie malade et les empêchent de courir.

CHAPITRE XXXVII

Choses endormantes.

Ce sont des choses froides, qui par leur froid contractent les nerfs et par leur humidité adoucissent les esprits et le cerveau.

Graine de jusquiame,graine de pavot noir et blanc, mandragore, lentilles d'eau, portulaca, opium, poisson torpille, psilium,

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXVIII

Choses mordantes, c'est-à-dire qui ont de l'acuité.

Feuilles d'olivier, arsenic rouge, couperose, fleur d'airain, racine de concombre, suc d'ellébore noir, alun, arsenic blanc, cantharides.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XXXIX

Choses réconfortantes pour le cœur, le cerveau, les intestins et autres parties du corps.

Tous les myrobolans, or, ambre, citron, sandal, cinnamome, cardamome, noix de muscade, borax, scarole, musc, argent, camphre, cyprès, eau ardente, perle, cuscuta, cubèbe, menthe.

Mettre dans notre ciel pour avoir une force réconfortante de tous nos membres.

CHAPITRE XL

Choses répugnantes aux poisons.

Vitriol, gentiane, dictame blanc, corne de cerf, huile, scopa regia.

Mettre dans notre ciel.

CHAPITRE XLI

Nous allons maintenant indiquer comment on peut extraire la quintessence des minéraux.

Comme nous l'avons dit plus haut, il est possible de retirer la quintessence des métaux, comme on retire celle des végétaux et des pierres suivant l'ordre général.

Mais pour nous faire mieux comprendre en spécifiant les choses, nous traiterons spécialement la quintessence des métaux.

Prends donc de l'eau de mercure faite de la façon indiquée dans notre testament (testament de Raymond Lulle, chapitre des mercures, commençant ainsi : « Toi mon fils, de la liqueur lunaire, etc. »)

Dans cette eau de mercure dissous 5 onces de Lune très pure ; après distillation et filtrage l'eau se séparera des fèces dans lesquelles reste le limon de l'eau.

Cette eau est résolutive de tout autre corps et de son vif argent.

Par sa vertu les perles se reforment dans leur nature première (comme il est expliqué dans le testament de Raymond Lulle, supplément et codicille adressé au roi Robert).

Eau de Saturne. — Cette eau se fait comme suit : Tu prendras une demi-once de plomb et de l'eau susdite ce qu'il faut pour dissoudre le plomb, sépare ensuite l'eau par distillation, filtre et mets à part le dépôt, distille ensuite l'eau au bain-marie et conserve le dépôt pour le moment opportun.

La 3e eau (de Vénus) se fait ainsi : Prends une once de cuivre, dissous-là dans la première eau (de mercure), mets-la à reposer dans un endroit frais pendant un jour, ensuite sépare l'eau verte au filtre, distille cette eau à l'alambic et mets à part le premier et le second dépôt.

La 4e eau (de Jupiter) se fait comme suit : Prends une once d'étain très pur dissous dans une quantité quelconque de la première eau et distille ; sépare ensuite cette eau de son dépôt, redistille l'eau à l'alambic et conserve le deuxième dépôt.

La 5e eau (de Mars) se fait comme suit : Prends une once (i) de fer très pur, dissous dans la quantité suffisante d'eau première, distille au filtre, mets le dépôt à part, redistille à l'alambic et conserve le second dépôt.

La 6e eau (Soleil) se fait comme suit : Prends une once (i) et dissous comme dit avec lunaria pure et un poids égal d'eau de quintessence, puis fais comme pour les autres métaux.

On peut par cette méthode dissoudre tous ces métaux.

Dissoudre dans la 1re eau faite le métal que nous avons appris à dissoudre par le mode secondaire ; ensuite, comme nous avons dit précédemment dans

l'eau seconde, dissous le métal 3e dans l'eau 3e, le métal 4e, etc.

Prendre de l'une de ces eaux ce qu'il faut pour dissoudre le métal.

Ces limosités des métaux sont dites quintessences ou mercure minéral que les philosophes ont considéré dans l'œuvre alchimique lapidaire et dans l'œuvre médicale.

Mais dans l'œuvre alchimique ces quintessences sont plus subtiles, car la matière est plus subtile, parce qu'elle vient de la division des éléments comme nous le montrons au 3e livre de ce volume.

CHAPITRE XLII

Division des quintessences minérales en général.

Quand les métaux seront dissous, mets ton eau de côté et fais-en deux parts. Mets un peu de chacune de ces parties avec son propre dépôt dans un alambic de verre et tu distilleras *in limo deserti*, qui est de l'air fait de deux corps (*in furno*) que nous t'avons antérieurement désigné sur un feu doux. Alors resplendira une vertu minérale modérée et une grande limosité appropriée aux vertus célestes à recevoir. Mets chacune de ces eaux dans un vase de verre à col long et rond, bouche d'abord à la cire ordinaire puis au mastic et mets à l'abri.

Prends ensuite le dépôt matériel duquel tu as résolu les limosités qui sont les 2es dépôts, par évaporation et sublimation, mets ce dépôt matériel dans les eaux que tu avais mises de côté et renferme le tout dans

une ampoule en verre qui contienne deux palmes et à long col.

Mets dans une autre ampoule la partie de cette même eau qui contient les limosités déjà indiquées, ferme avec un bouchon de verre, de la glaise et du mastic et enterre le tout dans un jardin sous de la terre bien épaisse à la profondeur d'une palme et demie, garnis le col pour le préserver et laisse ainsi le tout pendant une année entière.

C'est ainsi qu'il faut opérer dans l'alchimie transmutatoire, l'air et la terre foliée ensevelies ensemble en terre dans une même ampoule.

Le feu dans une autre ampoule sera mis de côté dans un endroit abrité.

Pour pénétrer cette triple science, il faut savoir comment la place engendre la chose placée suivant sa nature propre. Les eaux placées dans l'air sont d'une nature, les eaux mises en terre d'une autre nature et possèdent une force et une vertu induratives et fixatives. Celles qui sont placées dans l'air ont au contraire la propriété d'être indurées et fixées passivement.

Il faut bien comprendre cela, et l'année finie on possédera tout ce qu'on peut désirer au monde pour l'œuvre, qu'il s'agisse à volonté du magistère alchimique ou du magistère médicinal.

LIVRE DEUXIÈME

Après avoir dit comment s'extraient les quintessences, disons maintenant comment elles s'appliquent au corps humain pour guérir toutes les maladies ordinairement incurables suivant notre nouvelle théorie des médicaments.

Nous avons donné une règle générale pour soigner toutes les maladies des pieds à la tête. Nous allons donner maintenant quelques exemples de l'application de notre doctrine.

Le chercheur saura appliquer notre méthode aux autres maladies.

CHAPITRE PREMIER

Pour empêcher l'insomnie, ramener la jeunesse première, guérir les maladies de la tête aux pieds.

D'une façon générale, il faut toujours examiner la maladie, son espèce, sa qualité et sa violence, puis regarder dans notre livre des médecines simples, ensuite mettre celles qui sont appropriées à la maladie dans notre quintessence et l'administrer suivant les cas, soit en boisson, soit à l'intérieur.

Prends de l'eau ardente faite d'après la méthode du livre Ier, mets-y de la quintessence d'or et de perles ou les perles et l'or eux-mêmes.

De cette boisson admirable le vieillard boira matin et soir la quantité d'une demi-noix pleine. L'effet sera tel qu'au bout de peu de jours il se sentira rajeunir.

A ce moment, il est prudent de boire du vin tempéré, de prendre de bonne nourriture et d'ajouter discrètement au vin que l'on boit la quintessence d'or et de perles.

Voilà donc la règle à observer contre la vieillesse et pour recouvrer la jeunesse.

Nous entendons par là ne pas vieillir autant qu'il est possible et conforme aux règles de la nature, faire revenir le second sens à son état primitif et revivifier le sang dans les veines.

CHAPITRE II

Pour ressusciter les mourants.

C'est un des plus grands secrets de ce livre. Ceux dont on désespère, que les médecins ont abandonnés, chez qui les actes de la vie et l'usage des sens ont disparu peuvent être encore secourus par nous et nous pouvons promptement les faire ressusciter, parler et vivre, à moins qu'ils ne soient au terme assigné par Dieu.

Le magistère de ce mort est le suivant :

Administrer au malade la quintessence pure et dans

peu de temps le malade ressuscitera dès que dans son estomac aura pénétré un rayon de vie naturelle.

Si l'on veut que le phénomène se produise dans la quinzième partie d'une heure, c'est-à-dire en 20 points d'horloge, pour montrer aux assistants l'évidence du miracle, prendre de la chélidoine, dont la fleur et le fruit sont couleur d'or intérieurement, séparer les quatre éléments comme il est dit au livre Ier, prendre l'élément feu qui est comme une liqueur d'huile, mettre dans la quintessence la valeur d'un grain et si le patient peut l'ingurgiter, il ressuscitera en peu de temps. Réconforter ensuite le malade avec de la quintessence pure et il sera parfaitement guéri à moins que Dieu en ait décidé autrement.

En opérant donc d'après cette méthode, on fera du miracle sur terre.

CHAPITRE III

Guérison des lépreux.

Il ne s'agit pas ici de la lèpre de Guzi ou de Constantin, qui sont des maux envoyés par Dieu et que nul génie humain ne peut guérir, mais de celle qui vient aux hommes par lá corruption du sang ou par la nature de poisons infectants, celle-là nous la guérirons de la façon suivante :

Prendre notre quintessence d'or et de perles et administrer pendant 8 jours, le matin, la valeur d'une noix pleine. On obtient ainsi une guérison parfaite.

CHAPITRE IV

Pour guérir la paralysie.

Mettre dans la quintessence l'herbe appelée yva et salvia avec de la graine de moutarde, donner en boisson pendant 9 jours et en frictions extérieurement, bains chauds et humides.

On peut aussi mettre dans la quintessence des choses qui purgent les humeurs visqueuses et les administrer comme il est dit plus haut.

CHAPITRE V

Pour la faiblesse, la consomption, les enfants et les complexions faibles.

La quintessence est, comme nous l'avons expliqué, bonne pour tous ces maux, puisqu'elle rend les forces perdues.

Pour augmenter la force du magistère, extraire les quatre éléments de la chélidoine, prendre l'élément air qui a la couleur de très belle huile, mettre dans notre quintessence et la guérison viendra vite, le malade se rétablira et engraissera d'une façon incroyable. Il n'existe pas dans la nature de remède comparable à celui-là.

Ange Bossard.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

NOTE

SUR

CLAUDE DE SAINT-MARTIN

(LE PHILOSOPHE INCONNU)

Avant de lire le discours de notre frère Saïr, les personnes ignorantes des doctrines de Saint-Martin (le philosophe inconnu) voudront bien comprendre que « Son Système » a pour but d'expliquer tout par l'homme.

« L'homme, selon lui, est la clef de toute énigme et l'image de toute vérité, prenant à la lettre le fameux oracle de Delphes : *Nosce te ipsum*, il soutient que, pour ne pas se méprendre sur l'existence et sur l'harmonie de tous les êtres composant l'univers, il suffit à l'homme de se bien connaître lui-même, parce que le corps de l'homme a un rapport nécessaire avec tout ce qui est visible et que son esprit est le type de tout ce qui est invisible.

« Que l'homme étudie donc et ses facultés physiques dépendantes de l'organisation de son corps, et

ses facultés intellectuelles dont l'exercice est souvent influencé par les sens ou par les sujets extérieurs, et ses facultés morales ou sa conscience qui suppose en lui une volonté libre : c'est dans cette étude qu'il doit rechercher la vérité, et il trouvera en lui-même tous les moyens nécessaires pour y arriver. Voilà ce que Saint-Martin appelle la *Révélation naturelle.* Par exemple, la plus légère attention suffit, dit-il, pour nous apprendre que nous ne communiquons et que nous ne formons même aucune idée qu'elle ne soit précédée d'un tableau ou d'une image engendrée par notre intelligence : c'est ainsi que nous créons le plan d'un édifice et d'un ouvrage quelconque.

« Notre faculté créatrice est vaste, active, inépuisable ; mais, en l'examinant de près, nous voyons qu'elle n'est pas secondaire, temporelle, dépendante ; c'est-à-dire qu'elle doit son origine à une faculté créatrice supérieure, universelle, dont la nôtre n'est qu'une faible copie. L'homme est donc un *type* qui doit avoir son prototype ; c'est une effigie, une monnaie qui suppose une matrice ; et le créateur, ne pouvant puiser que dans son propre fonds, a dû se peindre dans ses œuvres et retracer en nous son image et sa ressemblance, base essentielle de toute réalité.

« Malgré le rapport ou la tendance que nous conservons vers ce centre commun, nous avons pu, en vertu de notre libre arbitre, nous en approcher ou nous en éloigner. La loi intellectuelle nous ramène constamment à notre première origine et tend à conserver en nous l'empreinte de l'image primitive ; mais

notre volonté peut refuser d'obéir à cette loi, et alors, la chaîne naturelle étant interrompue, notre type ne se rapporte plus à son modèle, il n'en dépend plus et place cette volonté sous l'influence des êtres corporels qui ne doivent servir qu'à exercer nos facultés créatrices et par lesquels nous devions remonter naturellement à la source de tout bien et de toute jouissance. Cette disposition vicieuse, une fois contractée par notre faute, peut, comme les autres impressions organiques, se transmettre par la voie de la génération : ainsi nous hériterons des vices de nos parents. Mais la vertu, mais l'étude et la bonne volonté pourront toujours diminuer ou détruire ces affections dépravées et corriger en nous ces altérations faites à l'image vivante de la divinité ; nous pourrons, en un mot, nous régénérer et seconder ainsi les vues réparatrices de l'Homme-Dieu. »

INTERPRÉTATION DE LA VÉRITABLE DOCTRINE ET DE SON APPLICATION COMME BASE DE LA SOCIOLOGIE

Mes T∴ C∴ F∴

Au commencement de cette nouvelle année de travail, qui, je l'espère, sera pour nous plus fructueuse que celle qui vient de s'écouler, laissez-moi revenir sur un sujet que j'ai déjà traité devant vous, mais sur lequel il importe, je crois, de revenir un peu plus longuement.

Gnôti seauton : Connais-toi toi-même, a dit la sagesse antique. Pour nous, Mart :·:, nous connaître, c'est connaître notre Ordre, ce qu'il est, son but par rapport à l'Homme individuel et à la collectivité, les moyens qu'il nous offre pour atteindre ce but ; aussi nul sujet inaugural ne peut, à mon avis, avoir pour nous tous plus de portée, ni de véritable utilité pratique.

Certes, le sujet est vaste et beau, mais pour le traiter à fond il faudrait, je le sais bien, une voix plus autorisée et plus puissante que la mienne. Je ferai néanmoins tous mes efforts pour être à la fois clair et concis ; et si parfois ma parole vous paraît être obscure ou manquer d'élévation, n'en accusez pas le Martin :·:, n'accusez que la faiblesse et l'insuffisance de l'interprète.

Depuis que nous avons le plaisir de travailler ensemble, maintes fois j'ai entendu nos F :·: se plaindre de l'obscurité de la doctrine de notre Ordre, du peu de netteté de son but social et surtout du manque de direction de nos M :·:.

Aujourd'hui, je veux essayer de répondre à ces différentes objections.

Il importe d'abord de nous bien entendre et de savoir ce qu'est le Mart :·:. Quand on vient à lui, on y vient certainement avec des idées préconçues. Nous y sommes venus ainsi, ceux qui nous succéderont y viendront de même, c'est une nécessité inévitable.

Pour les uns qu'attire le mystère d'une société secrète et fermée, le Mart :·: est une réunion d'êtres quasi surnaturels, possédant tous les secrets de la

Nature et pouvant les distribuer à qui bon leur semble.

Pour les autres, c'est une simple réunion d'hommes à tendances religieuses et philosophiques, qui se réunissent pour discuter des opinions plus ou moins bien fondées.

Pour les autres enfin, nous sommes une branche de la Mac∴ politique et pas autre chose.

Dans toutes ces suppositions, le faux domine tellement, que le peu de vérité qui s'y trouve disparaît étouffé par l'erreur.

Les idées des profanes, celles même des nouveaux venus parmi nous, nous importent peu. Pour les premiers, qu'ils pensent ce qui leur plaît, ce n'est pas notre affaire. Pour les seconds, nous avons l'espoir de les voir se mettre au point et abandonner les idées fausses qu'ils pouvaient se faire sur notre compte; d'ailleurs, si après examen, nos doctrines ne leur conviennent, ils nous quitteront, et l'ivraie, de la sorte, se séparera elle-même du bon grain. Mais ce qui nous est toujours pénible, c'est de voir des F∴ séjourner parmi nous plus ou moins de temps et n'être guère plus avancés que le premier jour.

Permettez-moi un apologue. Nos maîtres anciens aimaient cette façon d'exposer leur pensée, je me crois autorisé à suivre leur exemple.

Un riche propriétaire, agriculteur habile, dont les champs, chaque année, se couvraient des plus riches moissons, et dont les arbres, à la saison, ployaient sous le poids des fruits lourds, vit un jour venir à lui deux laboureurs, ses voisins, qui lui dirent : « Maître,

comment faites-vous pour avoir de si belles moissons et de si beaux fruits ? Voyez, nous faisons tous nos efforts, mais nos champs sont loin d'égaler les vôtres en beauté et nos récoltes toujours sont de beaucoup inférieures à celles que vous faites. Enseignez-nous votre art et nous vous bénirons. »

Et le savant agriculteur leur répondit : « Puisque vous êtes venus à moi, je vous donnerai des graines et vous enseignerai la manière de les utiliser ; à vous ensuite de faire fructifier la semence que je vous aurai confiée. »

Puis il leur donna des graines, et par écrit la manière de les utiliser. « Lisez et méditez, leur dit-il, je vous promets la moisson abondante ! »

Les deux laboureurs s'en allèrent et semèrent les graines à l'époque et dans les conditions voulues. Mais, pendant que le premier lisait et méditait les conseils donnés par le Sage, et en tirait les plus grands enseignements sur la manière de soigner et de diriger les plantes que les graines semées avaient fait éclore, l'autre se reposait, laissant au temps le soin de mener à bien sa récolte.

Aussi, à mesure que le temps s'écoulait, autant les terres du premier devenaient magnifiques, pleines des promesses de la plus riche moisson, autant celles du second restaient nues ou couvertes d'herbes folles et nuisibles.

Et il alla de nouveau trouver le Maître : « Pourquoi me laissez-vous seul et sans direction, criait-il, venez à mon secours, je ne sais que faire. Malgré vos promesses mes champs restent stériles. Où sont les mois-

sons que vous me promettiez ? » — « Mon aide vous serait inutile, lui répondit le Maître : vous voyez les récoltes de votre frère, vous avez eu autant que lui, pourquoi cette différence ? Je vous avais donné des conseils écrits que vous deviez lire et méditer, que ne l'avez-vous fait ? Je vous avais donné le germe de la science, que ne l'avez-vous fait fructifier ? Ne vous en prenez donc qu'à vous si votre moisson est pauvre et chétive, quand celle de votre frère, qui n'a pas plus reçu que vous, est superbe et abondante ! »

Ce Maître, mes F∴, c'est le Martin∴, nous sommes les laboureurs ignorants qui demandons la science et, comme le Maître de l'apologue, le Martin ∴ nous donne la graine et les moyens de la faire fructifier.

Le Martin∴ est un Ordre initiatique. Dois-je revenir sur ce terme après la lumineuse explication qu'en donne Stanislas de Guaïta, dans le discours que tous vous avez lu ou entendu lire ici même.

Initium : commencement, début. Le Mart∴, nos cahiers nous le disent, n'a pas la prétention de donner la science absolue, une ligne politique et sociale tout établie : il prétend simplement, — et il tient sa promesse, — nous donner le moyen de l'acquérir cette science, de la tracer nous-mêmes cette ligne politique et sociale. Il nous donne les clefs, à nous de nous en servir, et à quoi nous serviront-elles, ces clefs, si nous n'essayons d'ouvrir les portes du Temple.

Dans les cahiers initiatiques des trois grades, tout est contenu, simplement, clairement. Avec ces clefs, tous nous pouvons marcher et progresser ; pourquoi ne le faisons-nous pas ?

Pourquoi? parce que nous laissons ces principes de côté, parce qu'au lieu de méditer ces phrases vivantes et concises, nous ne les copions même pas, et en tous cas, ne les relisons jamais. Ah! si chacun de nous les avait seulement relues une fois par mois, nous serions plus avancés que nous le sommes, et nous ne reprocherions pas aux Maîtres de nous abandonner à nous-mêmes.

Nous abandonner, mais ne nous ont-ils pas confié le guide sûr qui, si nous le suivons, doit nous conduire à la vérité? Quand nous nous sommes égarés, nos principes premiers ne sont-ils pas toujours là pour nous remettre dans la voie droite?

N'accusons pas les autres, mes F∴, n'accusons que nous. Nous manquons de confiance en nous-mêmes, oubliant que le Mart∴ nous dit d'oser. Nous voudrions que les portes du Temple s'ouvrissent seules, sans que même nous ayons la peine d'y frapper. Rebutés dès les premières difficultés, nous accusons les clefs de ne pouvoir ouvrir; notre volonté faiblit, le courage nous abandonne et nous nous arrêtons, au moment peut-être où la lumière cherchée allait commencer à luire pour nous.

N'oubliez jamais cela, le Martinisme nous initie, il nous commence, il ne peut faire davantage. C'est à nous, par notre travail persévérant et opiniâtre, de faire fleurir la moisson dont il nous a confié le germe, et si nous ne le faisons pas, c'est notre faute, notre faute absolue.

Ne me dites pas: Le temps nous manque, nous n'avons pas à notre disposition les livres nécessaires.

Ces excuses n'en sont pas. Quand la volonté est ferme, le désir ardent, le temps on le fait ! Pour les livres, vous n'ignorez pas que beaucoup déjà sont à votre disposition et qu'il ne tient qu'à vous d'en voir grossir le nombre.

Voilà donc un des buts, je dirai avec plus de justesse, la raison d'être du Mart∴, faire des Initiés, des commençants, en leur donnant des clefs et des symboles, et les enrayer dans la voie qui doit, s'ils le veulent, les mener à l'Adeptat.

Le grand moyen d'y parvenir, nos cahiers nous le donnent en quelques mots dans les développements sur le symbole du Masque. « Auto-création de la personnalité par la volonté. » C'est nous qui devons nous développer, qui devons créer en nous un homme, un homme qui pense par lui-même, qui marche par lui-même, un homme qui soit capable de juger sainement, à force de persévérance et de volonté, les systèmes philosophiques qu'on lui présente comme étant la vérité, et qui souvent ne sont que mensonge ; un homme enfin qui ne se laisse pas prendre aux gluaux d'une erreur, pourvu que cette erreur flatte son orgueil ou sa sensualité.

Vouloir pour oser, oser pour savoir, se taire quand on sait, voilà la formule des maîtres en occultisme ; méditez-la, travaillez sans relâche, et le succès couronnera vos efforts.

Ces outils, ces matériaux mis par les maîtres à notre disposition pour que nous en fassions sortir l'œuvre personnelle, ces clefs et ces symboles sont, vous le savez tous, tirés de la Kabbale.

Le Martin∴, comme tous les Ordres fraternels et secrets qui n'ont pas rompu la chaîne qui les relie aux Sanctuaires anciens, est un fils de la Kabbale. Nos maîtres directs : les Martinez de Pasquallis, les Saint-Martin, les Willermoz, les Henry Delaage, furent tous des adeptes de la Sainte Kabbale, et les clefs et les symboles qu'ils nous ont laissés offrent, par leur origine même, une garantie de vérité pour tous ceux qui ont quelque peu étudié cette science.

La Kabbale, c'est la science sublime, la science colossale ; si colossale, que des générations d'hommes se succédant ne suffiraient pas à l'épuiser ; mais c'est aussi la science qui dans tous les âges a été la plus méconnue, la plus villipendée. Que d'erreurs, que de mensonges ont été répandus sur elle, par la foule de tous, qui l'ont voulu juger sans la connaître, ou qui l'ayant étudiée n'ont pu ou n'ont voulu la comprendre.

Saïr.

ORDRE MARTINISTE

Une fête de famille a réuni, le 20 de ce mois, à Leicester, nos délégués anglais. Il s'agissait du mariage du fr.·. Stanley-Smith, fils de notre déléguée spéciale à Leicester, avec une jeune et charmante Australienne. Notre délégué général était présent et c'est lui qui a conduit la jeune mariée à l'autel. Une grande réception a eu lieu dans les salons de la famille, et, au milieu de la joie de tous, la fête s'est terminée par un admirable discours de M. Smith père qui, naturellement, a été très applaudi.

Nos souhaits de bonheur accompagnent les jeunes époux, partis en voyage.

***

L'un des deux délégués anglais que nous avons reçus dernièrement à Paris, le fr.·. Charles-Henry Taylor, vient d'avoir la douleur de perdre son père.

Après une carrière bien remplie, celui-ci, qui était un grand constructeur de matériel de chemins de fer dans le Nottinghamshire, s'est éteint dans sa quatre-vingt-troisième année.

Nous prenons une part bien vive à la peine de notre ami et nous lui adressons, pour lui et pour les siens, nos sincères condoléances. T.

La santé est-elle contagieuse ?
M. Charpentier & le sieur De La Chambre

Nous extrayons de la *Chronique médicale* la curieuse étude suivante :

M. le docteur Charpentier a démontré qu'un objet, que nous croyons constitué par de la matière inerte, peut absorber certaines radiations nerveuses, musculaires, ondulations N, et pourrait, par conséquent, servir comme intermédiaire d'un cerveau à un autre cerveau, à distance.

Cette découverte a déjà trouvé, en thérapeutique, des applications pratiques. On peut augmenter l'acuité visuelle : les médecins pressés iront jusqu'à prévoir qu'on pourra faire voir les aveugles et remplacer l'œil par un appareil emmagasinant les rayons N.

Cette influence de l'activité nerveuse par influence à distance avait déjà reçu une vérification, par les expériences de M. le docteur Babinski. On sait que l'ex-chef de clinique de Charcot faisait passer la volonté d'une personne hypnotisée dans le cerveau d'une autre qui lui tournait le dos, et sans qu'il y eut communication directe entre les deux individus. Ces expériences avaient trouvé beaucoup d'incrédules au moment où elles furent observées à la Salpêtrière. On cria à la supercherie et on rappela combien le trop fameux docteur Luys s'était laissé illusionner par ses sujets les plus connus. N'empêche qu'il y avait transmission de l'hypnose et de la suggestion à distance, par l'intermédiaire d'un premier sujet.

La possibilité d'observer et de reconnaître l'activité ou le repos des centres psycho-moteurs, grâce à un écran phosphorescent, ne serait donc que le premier pas fait dans cette voie qui nous paraît nouvelle.

Est-elle bien nouvelle ?

On lit ceci, dans un vieil auteur, trop connu des médecins pour insister sur ses mérites : le sieur De La Chambre (V. *Sur les trois discours de la lumière et de débordement du Nil et de l'amour d'inclination*) (1) : « J'estime fort probable que, puisqu'il y a une secrète transmission et transpiration entre les hommes, et que cette transmission agite les esprits, et les altère suivant les qualités qu'elle porte, supposant que tout ce qui se fait dans le

(1) Il y aurait des rapprochements très intéressants à faire entre certaines idées de De La Chambre et du Dr Marat (V. *Le Feu* et ses autres premiers ouvrages, où l'auteur se livre à une discussion très serrée de la théorie des *impondérables*).

corps est un mesnage et un effect des esprits, qui sont les principaux agents de toutes les fonctions, il ne faudra point *douter que la transmission ne le puisse disposer conformément à la santé.*

« Et puisque nous avons monstré qu'elle peut esmouvoir les passions, si la santé est un effect de celle-cy, elle le sera aussi de la transmission. Et de faict n'y a-t-il pas des maladies que la peur et la colère puissent dissiper ? Est-ce que la joye et le contentement ne se sement point à ceux qui se portent bien et qui sont malades ? Que si la confiance de ceux-cy avance la guérison, notre transmission n'aura-t-elle pas aussi cet honneur, puisqu'elle peut esmouvoir toutes ces passions ? *Si la conversation des jeunes gens sert à la longueur de la vie et à la santé* ; *si les malades se trouvent mieux de la compagnie des sains* et que ce soit la cause pourquoy les ladres désirent si fort d'estre avec eux, *c'est par la force de la transmission* ; *et puisque les plantes et les pierres chassent les maladies par le mesme moyen, pourquoy non les hommes ? Enfin, il n'y a pas plus de raison à croire que la transmission puisse donner des maladies, que la santé.* Il est vrai qu'Aristote n'est pas de cet advis, puisqu'il demande, en ses problèmes, pourquoi la conversation des sains ne communique pas la santé, comme celle des malades peut faire de la maladie, etc... »

Tout le passage est à lire et se termine par cette remarque :

« Mais il est vrai que cette transmission peut ayder à la guérison et à la conservation de la santé, et que *l'affection du médecin est utile au malade*, non seulement par sa diligence, mais aussi par cette secrète influence qu'il lui communique, et à laquelle il peut imprimer de puissantes vertus, comme nous avons dit. »

Cette remarque, M. le professeur Bouchard l'avait ainsi traduite : « Puisque je parle de sollicitations nerveuses utiles, je puis bien dire, en terminant, que le médecin doit être occasion de *réactions nerveuses salutaires.* Comme la quiétude, comme le contentement, la confiance est un auxiliaire puissant dans la lutte contre la maladie, la confiance grâce à laquelle une parole d'encouragement fait naître l'espoir, puis donne la certitude de la guérison.

Cette confiance, il faut que le médecin sache l'inspirer au malade. Il n'a besoin pour cela ni de prestance ni de prestige ; il lui suffit d'être instruit, attentif et bienveillant (1). »

M. Charpentier nous apprend qu'il n'y a qu'une cause unique à ces effets de transmission, de suggestion thérapeutique : les rayons N. Les titres, les décorations, la célébrité des princes de la science vont être désormais remplacés par la puissance des rayons N. Médecins, apprenez donc à vibrer fortement et à émettre à profusion des rayons N, et vous guérirez tous vos clients !

Dans un autre passage de son livre, De La Chambre met en évidence les propriétés curatives et excitantes des *pierres* (on vient de mettre en évidence les rayons N émanés des alcaloïdes) :

« Et de faict, s'il y a des plantes et des pierres qui peuvent causer des maladies, ou apporter la santé, elles peuvent bien esmouvoir des passions, car il est plus facile d'agiter seulement les esprits, que d'activer la masse des corps et des humeurs comme il arrive dans la maladie et la guérison. Je cite la pierre néphritique, qui par seul attouchement *rompt* la pierre des reins; l'ombre du *figuier*, qui apaise la fureur des taureaux. »

Il termine, en conseillant aux lecteurs sceptiques « de ne pas desmentir si facilement tant de grands hommes qui ont mis cecy en avant et que, si l'on peut trouver des raisons pour soutenir ce qu'ils ont dit, on les doit employer pour leur desfence et pour obliger les curieux d'en faire une plus diligente espreuve (2) ». Conseil que nous transcrivons pour les nombreux lecteurs de la *Chronique médicale*.

SPIRITISME

Un quotidien lyonnais, le *Petit socialiste*, ayant attaqué notre « philosophie » transcendantale découlant des en-

(1) Professeur BOUCHARD, Préface du *Manuel de Thérapeutique*, du docteur BERTLIOZ. Paris, MASSON, 1892.

(2) *Nouvelles pensées sur les causes de la lumière et débordement du Nil et de l'amour d'inclination*, par le sieur DELACHAMBRE, médecin de Monseigneur le garde des Sceaux. A Paris, chez Pierre Colet. MDC.XXXIV.

seignements réconfortants du spiritisme, M. Elisée Berton (de Marseille) a demandé l'insertion de la lettre que nous donnons ci-dessous :

« Très honoré Monsieur,

« Voulez-vous me permettre, dans les colonnes de votre important organe, de venir pousser une exclamation de surprise, motivée par la lecture de votre article sur le spiritisme.

« Vraiment, comment se fait-il qu'un organe aussi éclairé que celui dont j'ai sous les yeux un spécimen réellement intéressant, soit aussi arriéré sous le rapport des faits spirites modernes ?

« Est-il possible qu'une science parvenue à un degré d'affinité et de perfection aussi élevé, ayant ses organes spéciaux nombreux, ses « points de doctrine » nettement précisés et délimités, soit encore ignorée par des hommes de Progrès ?...

« Se peut-il que des journalistes de notre époque n'aient pas étudié la philosophie spiritualiste, dont les « tables tournantes, dansantes et parlantes » ont eu pour suite immédiate les « tables enseignantes et doctrinales » !

« Ceux qui prétendent qu' « il ne convient pas d'expliquer ces phénomènes à la façon des spirites, ni surtout d'y voir l'intervention des âmes incarnées, » sont-ils bien certains que les « causes » faisant obstacle à la communion des « incarnés » avec les âmes dépouillées de leur vêtement charnel et périssable, n'ont pas été levées par la « médiumnité », clef mystérieuse qui ouvre les portes de l'au-delà ?... Peuvent-ils déterminer le lieu où se rendent les âmes des trépassés ?

« Il serait puéril de leur demander si des « murs » enserrent cette « prison astrale », car l'être, non revêtu de sa « livrée de souffrance et de misère », possède la faculté transcendantale de « passer à travers le corps », de traverser les murs et en général toute chose, objet solide, résistant, impénétrable.

« Aujourd'hui, dans les cercles spirites, le profane aura bien de la peine à trouver la plus petite « table tournante », le moindre « guéridon » et les « esprits frappeurs » n'y exercent plus leur prouesses.

« Les faits de « lévitations », d' « apports », de « soulèvements sans contact », etc., prouvés, contrôlés, condensés en volumineux et authentiques rapports, n'alimentent plus les séances où, dans une attitude calme et recueillie, le « médium » reçoit les communications d' « En-Haut ».

« Ah ! que l'étude d'une telle philosophie anoblit l'homme, le rend moins barbare, plus affiné, meilleur.

« Par ses aperçus sur notre passé, elle nous prouve ce que peut l'énergie et la tenacité unie à l'initiative personnelle.

« Par les radieux horizons qu'elle découvre sur notre avenir, elle nous réconforte, nous relève et nous soutient, en nous laissant entrevoir les sublimes harmonies de la « Vie Eternelle ». »

ÉLISÉE BERTON.

BIBLIOGRAPHIE

TH. KRAUSS. — *Maladies nerveuses et mentales ; leur guérison au moyen des remèdes électro-homéopathiques de Mattei.* In-18 avec figures., à Ratisbonne, L. de Schkopp, et Strasbourg, à l'Elsâsser.

Excellent petit livre, qui a sa place toute marquée dans les bibliothèques familiales. La partie anatomique est très claire ; la pathologie, les diagnoses sont excellemment traitées ; les prescriptions thérapeutiques sont précises, et elles embrassent aussi bien les manifestations morbides psychiques que les physiques. Nous sommes heureux de recommander tout particulièrement ce nouveau livre de l'infatigable propagandiste de l'électro-homéopathie.

* * *

A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.
Par C. MOUTONNIER.

Tel est le titre — subjectif — d'un livre récemment publié par la Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue

Saint-Jacques à Paris. — Son auteur M. C. Moutonnier, dont nous avons pu apprécier, il y a peu de temps, l'érudition dans un ouvrage traduit de l'anglais et intitulé *Matière*, *Force*, *Esprit*, vient de donner une nouvelle preuve de son talent d'écrivain et de sa grande pénétration d'esprit, par la production d'une œuvre originale qui a pour objet l'étude des grandes questions de l'humanité et la recherche du problème de l'énigme de l'univers.

M. Moutonnier a trouvé le mal qui, comme la lèpre au moyen âge, ronge notre vingtième siècle; ce mal, c'est le doute. C'est donc à ceux qui souffrent de ses tristes ravages que l'auteur s'adresse en faisant le siège de notre cœur et de notre raison qu'il conquiert autant par la perfection de son style harmonieux et serré, que par la lumineuse clarté de sa logique qui s'impose jusqu'à la conviction.

A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent est un livre de chevet que chacun voudra avoir à portée de sa main et qui apportera la consolation et la sérénité à tous ceux qui liront cet ouvrage, comme il mérite d'être lu, avec un cœur et une pensée recueillis.

Pour le recevoir franco, adresser 1 fr. 50 à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

*
* *

Œuvres galantes des conteurs italiens (quatorzième, quinzième et seizième siècles), trad. littérale accompagnée de Notices biographiques et d'une Bibliographie critique, par Ad. van Bever et Sansot-Orland. Paris, Société du Mercure de France, 2 vol. in-18, 7 francs.

Nous aimerons toujours ces contes élégants et grivois, où les moines sont bien nourris, les nonnes grosses, les jouvenceaux aventureux, les filles jeunes, fraîches et vaillantes, et les maris trois, six ou douze fois trompés.

Tout ce monde de personnages vivra longtemps, et d'une vie joyeuse et gaie, comme les héros des *Mille et une Nuits* qui sont très surannés et un peu éternels.

MM. van Bever et Sansot-Orland ont cueilli les meilleurs fruits de ces conteurs qui, avant et après Boccace, furent innombrables et que nous ne connaissions guère. Ils ont

choisi Francesco da Barberino, conteur d'une plaisante histoire de douze nonnettes et de trois jouvenceaux. Francho Sachetti, moins délicat, Giovanni Fiorentino, auteur du *Pecorone*, *Masuccio* et son amusant *Pape dans Rome*, Cornazzano, Brevio, Bandello, Molza, Firenzuola, Grazzini, Sabadino, Giraldi, Malespini, etc.

Les auteurs de ce recueil n'ont point tant voulu nous distraire et nous amuser, que nous renseigner sur un genre dont nous n'avions qu'une connaissance superficielle. Ils sont les premiers à avoir entrepris ce travail ; mais leur recueil collectif de contes italiens contient bien le plus étonnant ensemble de documents précis et certains qu'on puisse trouver dans un ouvrage de ce genre.

*
* *

Etude sur les grèves et le socialisme, par Elisée Berton, imprimerie communale du Midi, 20, rue Dragon, Marseille.

Il est de toute évidence que l'ouvrier devait se mettre en rapport avec la civilisation et faire montre d'un peu d'initiative ; de là à l'abus, il n'y avait qu'un pas. D'où les grèves qui, par elles-mêmes, seraient un moyen de défense, sans la coopération des agitateurs qui en vivent.

Si le pire ennemi de l'ouvrier est l'alcool qui détériore sa santé, ruine sa marche vers le progrès, compromet son avenir, amène la désolation à son foyer, il est un autre ennemi bien dangereux aussi pour lui, c'est l'agitateur, le provocateur qui, en le poussant à boire, l'entraîne aux plus désastreux excès, et change le but qu'il poursuit en révolte désordonnée. Les augmentations de salaire passent plus souvent au cabaretier qu'au foyer familial, hélas !

Le socialisme n'est que l'anarchie déguisée, idéal des âmes inférieures. Telle semble être la manière de voir de M. E. Berton, dont la brochure que je parcours me paraît être d'un bien vif intérêt.

Néanmoins, je ne suis point complètement de son avis ; le socialisme, en tant que fraternité bien entendue, bien comprise, s'impose, surtout à notre époque de divisions et d'antagonismes ; il ne peut être l'ennemi d'émulations, d'initiatives individuelles sans lesquelles il ne pourrait s'étendre

et s'organiser. Le socialisme est donc praticable, surtout étant donné les bienfaits de l'instruction gratuite qui permettent à l'intelligence des plus modestes ouvriers de se développer et de se rendre compte de leur infériorité sociale, inadmissible sous la République.

Les Gaulois, esclaves des Romains et des Francs, le sont encore actuellement; l'asservi a changé de nom; voilà tout. Ce qui fait le plus de tort à l'ouvrier de nos jours, c'est la main-d'œuvre étrangère qui pousse les patrons à l'injustice en acceptant de travailler à des prix dérisoires, véritable crime social que le socialisme doit avoir pour mission de combattre par tous les moyens possibles.

M. E. Berton a raison de s'élever contre le sort qui est fait aux petits négoces par ces immenses magasins qui vendent à bas prix et dont les capitaux énormes sont un vrai danger pour les petites industries. Mais où est le remède? La raison du plus fort est... et restera... toujours la meilleure.

« L'économiste est donc en présence de deux résultats nettement tranchés : la crise du petit commerce, du petit négoce et de la petite industrie, d'un côté, et l'énorme proportion des salariés sans emploi, de l'autre. »

Ce sont l'envahissement des divers genres de professions et l'avilissement des prix de vente, qui causent ces crises.

Quel en est le remède?

M. Berton essaie de nous l'apprendre dans des pages tout à là fois émouvantes et sérieusement écrites. Lire cet opuscule est certainement utile en notre siècle, où misère affreuse, richesse excessive, se coudoient journellement dans tous les milieux et dans tous les mondes, sous toutes les latitudes.

La partie qui intéresse plus personnellement les paysans de France renferme de grandes vérités : la terre, l'agriculture, ce noble métier entre tous, souffre de cette soif de la ville, de la capitale, qui fait abandonner à tant de gars puissamment charpentés le sol familial où leur existence est cependant toute tracée, pour de vains plaisirs qui, en altérant leur santé, causent un préjudice

énorme aux campagnes, à la propriété, et à leur avenir foncier.

L'Initiation, dont M. Elisée Berton est rédacteur, ne veut pas être la dernière à encourager une œuvre qui indique chez son auteur un vif amour du bien basé sur l'amour du prochain et de l'humanité en général.

EUGÉNIE-ALEXANDRINE BIART.

19 septembre 1904.

REVUE DES REVUES

Dans *l'Echo du merveilleux* de juillet, à remarquer un article de G. Méry traitant certaines expérimentations faciles sur la force psychique. Elles sont en effet sans danger, autre qu'une petite déperdition de force nerveuse. Fraya nous donne une idée du caractère de nos édiles en étudiant leur signature. La signature seule n'est pas toujours suffisante pour avoir une idée juste de la personnalité, mais Fraya s'en est très bien tirée. Peut-être un peu trop flatteuse à l'occasion ? Bah ! il ne faut faire de peine à personne !

A lire aussi un article sur le fameux médium Bailey, qui semble très favorable à ce dernier. Des apports se seraient produits en pleine lumière et en dehors des séances, alors que Bailey était étroitement surveillé sans qu'il s'en doutât. Le numéro d'août de la même intéressante revue publie un article de G. Mery sur la mort d'une des voyantes de Tilly, Jeanne Béranger.

Il résume ses impressions de 1896 et affirme que les extasses de Jeanne lui ont été fort utiles pour se rendre compte par comparaison de celles de Marie Martel. Georges Malet note certains souvenirs sur un personnage mystérieux qu'il appelle le nouveau Cagliostro. Cet être énigmatique, d'après certains détails, me semblerait tenir ses pouvoirs de l'invisible mauvais. Je ne l'ai pas connu et je n'en ai pas non plus entendu parler.

A lire également une note intéressante sur le prophète Elié, *alias* docteur Dowie.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir ce personnage, mais si certaines guérisons qu'on rapporte de lui sont vraies, il doit être élevé spirituellement. Il a du reste, paraît-il, un grand pouvoir sur les esprits. Dans ce même numéro, on peut lire aussi une excellente étude sur les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité.

Dans *l'Echo du merveilleux* du 15 août, G. Mery répond à une nouvelle critique du professeur Moutonnier. Je ne puis qu'approuver entièrement cette réponse pleine de logique et de bon sens. G. Méry a parfaitement vu le point faible du spiritisme. C'est la presque impossibilité par les moyens employés jusqu'ici de déterminer d'une façon absolue l'origine et l'identité des esprits auxquels on a affaire dans une expérience. A voir aussi, dans ce numéro, un extrait de George Sand sur les affinités mystérieuses entre l'homme et certains animaux. Par sa merveilleuse intuition, cette femme de génie avait compris une des lois occultes les moins connues. A citer encore un article qui sera surtout prisé par ceux de nos lecteurs qui ont fait ou font quelques essais de magie pratique. Il s'agit d'un talisman de Jupiter fabriqué par un sceptique qui est tout étonné des effets curieux qui se présentent dans son existence, depuis qu'il porte ce talisman sur lui.

Ce sont des faits très connus des occultistes ; qui sait si cet effet des talismans ne sera pas bientôt étudié sous le nom de radio-activité ou sous un autre ?

Dans la *Résurrection*, A. Jounet publie un article sur la raison et Dieu, dans lequel, au milieu de beaucoup de philosophie, on trouve quelques rayons de vraie foi. L'abbé J.-A. Petit écrit quelques lignes intéressantes d'ésotérisme catholique, et A. Jounet essaie de lutter contre la tendance de ceux qui sont repoussés par l'incompréhension des dogmes à tomber dans le scepticisme et le doute. Bien que peu d'êtres puissent le comprendre entièrement, il fait œuvre utile, puisqu'il est sincère et qu'il désire faire le bien. La *Résurrection* se tient aussi au courant des découvertes nouvelles en sciences psychiques.

Le *Spiritualisme moderne* fait paraître en une seule fois ses deux numéros de juillet et août. D'un format com-

mode, imprimé sur papier de luxe, cette revue, qui s'est assuré le concours d'écrivains connus, a pris, je l'ai déjà dit, une place qui était à prendre entre les revues occultes et les revues purement spirites. Espérons qu'elle amènera beaucoup de spirites à étudier l'immortelle tradition occulte occidentale. Ce numéro double contient de fort intéressantes études : l'histoire d'une âme, dont j'ai déjà parlé, et un article dans lequel Papus fait comprendre la nécessité pour les sciences psychiques de ne pas s'occuper exclusivement de l'au-delà mais de voir aussi les rapports qui existent entre elles et l'action sociale.

Il fait ressortir quel sera notre rôle pendant les troubles sociaux qui nous menacent et nous conseille de nous préparer à sauver les faibles et les opprimés après le passage de la vague dévastatrice. Je signalerai aussi un article de fond intitulé : La nouvelle dispensation ; c'est la vérité ésotérique dont les religions extérieures ne sont que le voile et, pour y parvenir, il faut écouter Dieu en nous, et aussi les âmes régénérées qui nous conseillent, mais sans médium et sans séance. Bien qu'il y ait dans cet article beaucoup de choses que je ne puisse admette (Ego collectif, l'âme échappant aux lois de Dieu quand elle est régénérée et développant par elle-même ses facultés, tendances mentales, etc.), il est bien fait et peut être utile.

M. Chevreuil continue ses intéressantes études sur le corps humain. Il s'appuie sur la physiologie et la tradition occulte. Il avait donc une double chance de faire un bon travail et c'est ce qu'il a fait.

La *Revue spirite* de juin donne la suite de l'Etude sur le Dieu dés spiritualistes. Il s'agit cette fois de la prédestination, telle qu'elle est comprise par les prêtres romains. Je ne puis qu'approuver les idées de l'auteur à ce sujet, mais sans admettre ses conclusions. Ce n'est pas une religion nouvelle qu'il faut à l'humanité. La vérité intégrale se trouve en l'homme lui-même, il n'a qu'à se souvenir et à prendre pour guide les paroles de l'Evangile et les conseils d'un ami du Christ vivant.

A recommander aussi un intéressant compte rendu de faits dus à la médiumnité de Mme Thomson. Ces faits sont bien et logiquement discutés. Ce qui est douteux est

franchement éliminé ; c'est là la vraie méthode d'investigation. Mais le fait le plus frappant est celui raconté par M. et Mme Hule, traduit du *Progressive Thinker*. S'il est exact, c'est un des faits de matérialisation les plus remarquables que j'aie lus. A lire aussi un article d'A. de Rochas sur les phénomènes adiques. Très intéressant à consulter pour l'histoire de la radio-activité, l'éminent chercheur discute et combat les trois propositions des savants officiels contre l'existence de l'od. et rend à Reichenbach la justice qui lui est due.

Dans le numéro de juillet de la même revue, L. Denis constate que la science est lentement et fatalement attirée vers l'étude de ces forces, que le spiritisme et l'occultisme ont fait connaître depuis longtemps ; il espère que la science va s'acheminer vers la découverte de la grande unité éternelle qui se retrouve au fond de tout. Dans une causerie sur l'évolution de l'idée religieuse, Senet étudie ce que le christianisme a fait pour la femme et recherche quel doit être le rôle de cette dernière dans la société éclairée par le spiritualisme moderne. A citer aussi un bon article de Algol sur l'od et les rayons N. C'est une bonne contribution à ces études de radio-activité qui passionnent l'opinion en ce moment.

Continuation de l'étude si importante de M. Potier sur le périsprit et nombreux cas intéressants.

Dans le numéro de septembre, je remarque surtout un article de J. Bois extrait du *Temps*. Tout en tenant compte du fait qu'il écrit pour des lecteurs profanes, il ne devrait tout de même pas servir encore cette vieille rengaine de l'alchimie préparant les découvertes de la chimie ! Il est pourtant absolument prouvé que l'alchimie et la chimie sont aussi différentes que peuvent être la partie physique et la partie philosophique d'une même science. Du reste, même au point de vue des faits, la chimie actuelle est loin d'être à la hauteur ! Fixez donc le mercure, messieurs ! nous verrons après. Quant à la fameuse médication suggestive c'est l'A B C de la médecine mentale connue des anciens et même de Paracelse, qui, lui, était un maître en ces matières.

A lire aussi de très jolis contes de l'au-delà très instructifs en leur charmant et étrange symbolisme.

Les nouveaux horizons de la science et de la pensée poursuivent l'étude de M. Sage. Il étudie cette fois les débuts du magnétisme. Son jugement sur Mesmer me semble juste. — Son étude sur les médiums bien qu'un peu sévère est exacte et j'ai fait les mêmes constatations à plusieurs reprises. — M. Jollivet Castelot nous explique ses idées sur le christianisme libéral. C'est un sujet qu'il faut bien connaître pour en parler. Je ne me crois pas assez fort pour donner mon avis sur cet article de M. d'Hooghe. A lire une étude sur l'od et le très intéressant discours de Crookes sur les recherches psychiques.

Dans *la Science astrale*, étude d'Hélios sur l'influence des astres d'après la science positive. C'est un résumé d'astronomie fort clair et intéressant. L'horoscope de l'empereur d'Autriche par Vénus me semble bien fait autant que j'en puis juger. Il serait intéressant de comparer le même horoscope établi par la méthode onomantique. J'espère pouvoir faire ce travail un de ces jours. Le reste de la revue est consacré à un cours d'astrologie et à des études sur les genres et heures planétaires.

La Revue des études psychiques donne une étude de Maxwell sur le procès Rothe. C'est un résumé fort bien fait de ce procès célèbre. Dans le prochain numéro, nous discuterons l'opinion de M. Maxwell sur ce cas étrange.

La Revue bibliographique des sciences psychiques donne une revue très bien faite des livres nouveaux et des revues spiritualistes. Son index raisonné est très bien compris et je remercie l'auteur pour son amabilité à citer mes articles.

La Revue du Spiritisme publie la suite du travail de M. de Rochas sur la régression de la mémoire. Pour nous occultistes la question est la suivante : L'Esprit incarné peut-il être suffisamment délivré de l'étreinte du corps pour pouvoir lire dans la lumière secrète du nom, des faits se rapportant à ses existences antérieures ? La mémoire de l'homme incarné étant localisée pour ainsi dire dans le corps astral et celui-ci disparaissant à chaque incarnation, le souvenir d'une incarnation ne peut provenir que

de la vue de l'Esprit. Du reste à priori cela ne paraît pas impossible, car je crois bien qu'en rêve nous avons souvent la perception de tableaux de nos vies antérieures.

Gabriel Delanne fait un très bon résumé de la perception des effluves par les sensitifs et étudie les rapports qui peuvent exister entre les expériences de Reichenbach, de Maxwell et les rayons nouveaux étudiés par la science.

O. Dusart traduit un fait remarquable cité avec beaucoup de détails par un auteur américain, M. Isaac K. Funk. Il s'agit d'une pièce de monnaie oubliée depuis longtemps dans un vieux coffre et retrouvée par la médiumnité. — A lire aussi dans cette revue un article sur les précurseurs du spiritisme, les bardes gallois, théorie très complète et très élevée. Le fait intitulé « Un testament trouvé par la médiumnité » est aussi intéressant à lire. La question serait d'avoir la certitude que le médium qui connaissait la famille n'avait jamais entendu parler de ce testament. Par clairvoyance elle pourrait aussi avoir lu la pensée de celui qui de son vivant avait caché cet important document. Cependant l'hypothèse spirite est tout aussi admissible.

Le Bulletin de la Société psychique de Nancy présente toujours des travaux originaux d'une haute importance. C'est une des rares revues qui ait su faire une large part à l'exposé des enseignements de l'occulte, tout en ne repoussant pas les études et les contributions de la nouvelle psycho-physiologie.

Dans le numéro de juillet et août, M. Cordier, se basant sur les travaux de Fabre d'Olivet, fait une excellente étude sur Ram Krishna et l'Inde préhistorique. Il a su trouver dans les écritures indoues la preuve des merveilleuses intuitions de Fabre d'Olivet, et adapter harmonieusement les connaissances précises de la science officielle aux enseignements synthétiques de la tradition.

J'ai reçu aussi trois numéros du *Theosophist* publié à Madras. Cette revue est fort intéressante et publie de hautes études d'orientalisme. Un occultiste de talent, M. Leadbeater, collabore à cet organe et y publie des travaux sur la clairvoyance et la philosophie spiritualiste que toutes les écoles peuvent goûter. Sa prudence dans l'enseignement de la magie doit aussi être fort louée dans

le numéro de juillet. Je remarque aussi un article sur Mme Blavatsky qui semble aider à comprendre cette femme extraordinaire qu'on peut appeler une énigme vivante. M. Olcott continue la publication de *Old diary leaves*. Bien que fort touffus, ces mémoires sont très curieux.

Toujours très attrayante aussi la célèbre revue *Light*. J'ai en ma possession quatre ou cinq numéros (juin et juillet, où je remarque de curieux récits d'expériences spirites, un article sur les esprits des animaux, la continuation de la substantielle étude sur l'Islam par M. Stannard, un mot sur la quatrième dimension et un article plutôt peu favorable sur le médium Bailey à Milan. Avant de terminer, remercions pour l'envoi de la *Revue* et du *Mercure de France*, dans lequel M. Brien rend compte de quelques revues spiritualistes, en particulier de l'*Initiation*.

G. Phaneg.

*
* *

LA QUATRIÈME DIMENSION

Les personnes qui désirent se faire une idée sur cette question difficile feront bien de lire le livre de M. C. Howard Hinton (SwanSonn enschein and C° : prix 4 s. 6 d.) Aucune connaissance mathématique n'est indispensable, et il suffit de pouvoir réfléchir sur des sujets un peu ardus.

La plus grande difficulté provient de notre incapacité de peindre une figure à quatre dimensions, puisque toutes les figures sont entièrement en dehors de notre espace. Pour nous aider à vaincre cette difficulté, M. Hinton se demande comment un être à deux dimensions pourrait être amené à saisir l'idée d'une troisième. Si un cube était placé dans son espace, il ne verrait qu'un carré. Une spirale passant transversalement à travers une surface plane serait représentée sur cette surface, par un point se mouvant dans un cercle. En un mot, les parties du corps solide placées en dehors de son espace ne pourraient lui apparaître qu'en mouvement. M. Hinton utilise le rai-

sonnement pour rechercher la nature d'un solide à quatre dimensions qui correspondent à un cube pour nous. A cet effet, il a construit un certain nombre de cubes coloriés qui arrivent presque à nous faire SENTIR la réalité de la quatrième dimension. Mais la question demeure entière.

L'*évidence* de la quatrième dimension est-elle réelle, ou est-ce seulement une conjecture? C'est ce que la lecture du livre de M. Hinton démontrera. Les spiritualistes s'intéresseront sûrement à cette théorie, car elles pourront peut-être expliquer certains phénomènes. Un Etre à deux dimensions vivant dans un carré s'imaginerait qu'il est complètement enfermé et serait bouleversé de voir passer facilement un Être à trois dimensions à travers ce qu'il croit un mur élevé (les côtés du carré). Ainsi, si nous imaginons que les esprits ont le pouvoir de fonctionner à quatre dimensions, nous pourrions comprendre comment ils pénètrent facilement dans un cube qui est pour eux aussi ouvert qu'un carré pour nous (du *Light*).

UN SECRET PAR MOIS

Voici, pour ceux de nos lecteurs que cela pourra intéresser, un curieux secret pour obtenir la solidification du mercure. Mettre dans un récipient de fer une certaine quantité de mercure, de l'eau, dans laquelle on aura éteint un fer rouge, de l'ammoniac, de l'acide sulfurique, un peu de vert de gris. Faire bien bouillir à gros feu en remuant continuellement avec une spatule de fer. Pour éviter que l'eau ne s'évapore, il faut en avoir d'autre semblable sous la main et en mettre autant que nécessaire. Après trois heures à peu près de cuisson, le mercure deviendra solide. Il faut alors le mettre dans une serviette fine et bien retirer toute l'« humeur ». Cela fait il faut recommencer l'opération précédente deux ou trois fois. Pour garder le mercure, le placer dans un pot de terre et l'exposer trois nuits à la rosée ; il deviendra très dur.

PHANEG.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

AVIS

A NOS ABONNÉS

Tous nos abonnés nouveaux depuis trois mois et tous ceux qui renouvelleront leur abonnement d'ici Janvier 1905 auront droit, *à titre de prime gratuite*, à un ouvrage à choisir dans une liste qui sera publiée dans notre prochain numéro.

Cet ouvrage leur sera envoyé contre **0** fr. **25** en timbre-poste, prix du port.

De plus, ils auront droit à d'importantes réductions sur les publications de l'*Initiation*.